

Archives Noël Roussel

Source à citer pour toute utilisation publique : <https://resistanceauquotidien.fr/>

6-MUR_Histoire 1ier CorpsFranc_1

(Coupures du journal « Le MUR d'Auvergne »)

Ce journal est paru dans la clandestinité de Février 1943 à Août 44, puis légalement jusqu'en Mai 1952. En 1944-45-46, il a publié une série d'articles « Histoire du Premier Corps Franc d'Auvergne ». Présentée dans le prologue, elle retrace l'épopée de ce Corps Franc, racontée de façon très vivante grâce à la mémoire des survivants : sa constitution, ses nombreux et audacieux coups de main pour sabotages, récupérations de matériel ou libérations de leurs compagnons emprisonnés, traques, arrestations.. .

Noël a découpé et conservé la plupart de ces articles, parfois à suivre sur plusieurs numéros, mais il en manque quelques uns.

Tous les articles ont été regroupés par la suite dans le livre HISTOIRE du PREMIER CORPS FRANC d'Auvergne, édité en 1981 par « LE MUR D'Auvergne », « à la Mémoire et en l'Honneur de ceux qui, au sein du 1^{ier} Corps Franc, écrivirent une des plus belles pages de l'Histoire de la Résistance auvergnate », que l'on peut encore trouver d'occasion.

Contenu

Page	Article
3	Prologue
4	Première journée au maquis
5	Une vaillante équipe
6	L'affaire d'Authezat
7	Adémaï
8	L'obscur travail (<i>printemps 43</i>)
9	L'évasion de Pontmort (3 Août 43) incomplet
10	Le jour et la nuit
11	L'évasion de la prison de Clermont (7-8 Nov 43) incomplet
15	Recrutement et organisation
17	Descente de police aux Ancizes
19	Bombe au Paradis de Royat

- 20 Serge sera vengé!
- 21 L'affaire du pont de Menat
- 22 La mort de Pierre-le-Canadien
- 23 Toujours traqués, encore sauvés (9-10 déc. 43 – Saint-Maurice) **incomplet**
les 3 épisodes manquants de ce récit ont été scannés sur le livre et insérés.
- 27 Début d'hiver animé (11-16 déc. 43 – Autour Billom-Isserteaux)

Suite dans 6-MUR_Histoire 1ier CorpsFranc_2

Dans bien longtemps, alors que ces années terribles pour la France s'estomperont dans le temps, que les douleurs se seront atténuées, que les souffrances seront à peu près oubliées (tout passe...), il est probable que, dans nos campagnes, la légende de la Résistance farouche des francs-tireurs volontaires dressés contre l'envahisseur aura rejoint les autres légendes, qui, au cours des siècles passés ont, peu à peu, constitué le livre d'or du courage et du patriotisme français.

Et nous pensons que les exploits audacieux de nos hardis compagnons, réalisés en pays occupé, sous la terreur nazie, au mépris des risques énormes, encore accrues par la trahison de mauvais Français, mériteront d'être contés aux enfants de nos enfants, le soir à la veillée.

L'Auvergne, comme le Vercors ou la Savoie a étonné les alliés, qui n'avaient jamais cru très sérieusement à la libération de ces provinces par elles-mêmes... et pourtant Américains ni Anglais n'ont eu à venir, faire, comme on dit en style militaire, le nettoyage de l'Auvergne... Les Auvergnats s'en sont chargés eux-mêmes, et, dès le début de septembre 1944, les derniers Allemands étaient reconduits à la porte de chez nous avec tous les honneurs qu'ils étaient en droit d'espérer.

Beaucoup de compatriotes ne connaissent pas, dans le détail, les difficultés imposées, aux temps héroïques, aux pionniers de la Résistance, ouvriers alors bien modestes qui, par leurs efforts incessants devaient construire de toutes pièces l'édifice de la liberté de l'Auvergne, avant de travailler à la libération de la France tout entière.

Tant d'aventures ils ont eu un peu partout dans notre pays, que nombreux sont les lecteurs qui

nous ont demandé de les écrire pour eux. Eux qui souvent n'entrevoient la résistance que par une apparition rapide de ceux du corps-franc... une portière entrebâillée laissant voir sur la banquette fusil mitrailleur ou grenades, ou encore halte des « errants » couchés dans leur grange, interrompue par le « les voilà » annonçant l'approche de l'ennemi.

Combien de paysannes attendries, les voyant ainsi traqués, se sont apitoyées sur leur sort. « Pauvres gars, qu'espèrent-ils, à toujours courir les routes ? Poursuivis par ces sales Boches et ces miliciens traîtres à la patrie... Ils y resteront tous ! » Et, venant appuyer ces tristes réflexions, on apprenait : « Un tel a été tué à Volvic, tel autre est pris par la Gestapo et, après tortures, abattu ».

Pourtant, les gars du corps-franc, rendus quelquefois eux-mêmes graves par la perte de camarades très chers, restaient confiants et enthousiastes et rassuraient leurs hôtes d'un jour « Ne vous en faites pas, on les aura ! » Et de conter leurs derniers exploits, le dernier tour joué à la police de Laval et de Darnand ou à la Gestapo de Gessler.

Et leurs interlocuteurs se laissent gagner par cette folle té-

mérité les emballait... La mystique de la Résistance était née. On recommençait à croire à nouveau dans les destinées du pays.

Premier corps-franc d'Auvergne ! C'est bien celui qui, formé au cœur des volcans, multiplia dès lors les coups de main les plus osés ; celui qui, organisant la défense du territoire, mis sur pied la structure générale de la Résistance dans le Puy-de-Dôme ; celui qui, enfin, ayant étendu son action sur l'ensemble de la région, devint l'Etat-Major des 17.000 volontaires qui, peu à peu, s'étaient groupés un peu partout et répondaient à son appel. La levée en masse !

1942 n'a pas marqué le début de la Résistance contre l'Allemand. Celui-ci avait rencontré l'opposition dès 1940, au lendemain de la trahison. Combien d'actes individuels, combien de tracts distribués, combien d'explosions souvent platoniques. Mais tout cela sans cohésion, sans coordination. Le jour où, en novembre 1942 certains hommes se rencontrèrent à Clermont, alors que l'armée allemande venait d'entrer en zone libre au mépris de tout traité, tout changea...

Les premières opérations entreprises furent réussies... Avec quels moyens pourtant ! Laurent et Du-

mas, découverts par Gaspard roulaient, comme lui-même, avec des voitures personnelles, au gazogène ou à l'acétylène ! Jugez de la discrétion des démarrages en cas d'alerte ! Et pourtant, premières expéditions réalisées avec bonheur ! L'essence était extirpée des caves de Romagnat : 1.500 litres ! Quelle affaire !

Souvenez-vous, Francs-Tireurs de Jouanneau, hommes de combat de Gaspard et de Perret ou de libération de Camille, cette traversée de la prairie gluante, à minuit, chacun avec son fût de 50 litres sur les épaules, à la file indienne pendant 600 mètres, trébuchant, étouffant des jurons, arrivant enfin aux gazos de Lucien Blanchet, de Dumas, de Laurent et chargeant pour retourner à un second, puis à un dernier voyage — Quelle sueur ! mes amis ! Mais quelle satisfaction aussi de pouvoir dorénavant fréter des voitures plus rapides et plus favorables aux courses lointaines.

Prince, de son côté, avait fait une « affaire » du côté de Cour-

non. Avec le carburant, se faisait jour la possibilité d'un travail plus intéressant : parachutages, transport d'armes. Les semaines passaient... Les groupes se montaient

dans chacun des cantons de notre Puy-de-Dôme. Et puis, les accidents, les hommes de Laurent, à Cournon, arrêtés par la police française : Canon, les frères Chausson, le Belge... Pauvres gars, quand nous reverrons-nous ?... La Gestapo alertée... Prince, Laurent, Dumas, Gaspard, à quelques heures d'intervalle, échappaient miraculeusement, Bénévol les suivait de près.

Le premier corps-franc d'Auvergne devait prendre le maquis. La grande bataille était commencée !

C'est l'histoire de ce corps-franc qui va être contée ici... L'ordre chronologique des faits ne sera pas toujours respecté... Il n'y avait pas de secrétaire au maquis... Mais les survivants sont encore là... De leur mémoire, reviennent les vieilles histoires, les aventures, tragiques un jour, non sans humour un autre...

Tous ensemble, amis, vous allez écrire ces pages sans prétention, mais tellement vraies, de l'histoire de la Résistance d'Auvergne.

Non pas seulement vous, les « Chefs » cités plus haut, mais aussi les modestes, vous les Tarnan, les Goliath, les Raimu, les Vattel, les Cristal, et tous les autres...

Rappelez-vous la chaumière de Lespinasse, le chien à trois pattes du grand-père, le sifflement du vent dans la forêt, rappelez-vous les nuits sur les routes, rappelez-vous les amis perdus, au fil des jours...

Elle sera longue, sans doute l'histoire du maquis... Et notre vieux journal clandestin méritait bien de recevoir ces confidences, lui qui fut imprimé dans les bois et distribué avec tant de risques.

Impr. de La Montagne, 28, rue Mareil-Ladeuil CLERMONT PD

Le gérant : Max MENUT.

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'AUVERGNE

PROLOGUE

O N voit que les pertes furent grandes pour le Corps-Franc, et il est frappant que, lors de la libération, les « anciens » aient encore été si nombreux, après deux années d'une lutte aussi périlleuse, à participer à la rentrée triomphale des troupes du Maquis dans Clermont en fête...

Que l'on ne pense pas surtout que ceux qui étaient devenus les chefs de la Résistance en Auvergne aient évité les risques en s'abstenant de participer personnellement à l'action. Les vieux maquisards savent qu'en toutes circonstances, leurs chefs n'hésitaient jamais à donner l'exemple du courage le plus grand, voire même d'une témérité qui galvanisait les moins audacieux.

Ils ont vu Gaspard diriger lui-même les expéditions les plus délicates ou encore, aux avant-postes du Mont-Mouchet ou à ceux de la Truyère, faire le coup de feu, aux côtés des Truands de Judex ou des gars de la deuxième compagnie de Jouanneau... Un autre jour, en plein Clermont, il se dégageait, et Dumas avec lui, de la Gestapo déjà triomphante qui y perdait des plumes... Un autre jour encore, c'était à la Chapelle-Laurent, à Seychalles ou à Echassières, que Francs-Gardes ou Miliciens, ou troupes de la Wehrmacht, voyaient Gaspard et ses compagnons leur infliger de dures leçons et glisser entre leurs mains au moment où tout semblait pourtant bien perdu, l'ennemi pris à ses propres pièges, n'ayant plus qu'à ramasser ses cadavres...

Laurent ? Véritable héros, dont ceux qui l'ont vu à l'ouvrage ne sont pas près d'oublier le mérite immense, le courage forçant l'admiration. Laurent, le maître des grandes expéditions ; Laurent attaquant une patrouille allemande au volant d'un camion et... l'écrasant ! Laurent, au pont de Lempdes, en Haute-Loire, à sa mitrailleuse, froid et décidé, tenant tête pendant plus d'une heure à une importante colonne allemande avec une poignée d'hommes véritablement électrisés par son calme ; Laurent encore, attaquant, au Mont-Mouchet, au soir du 2 juin, un millier de S.S. venus de Mende et achevant leur déroute avec la compagnie de Vic-le-Comte ; Laurent enfin, et c'est là-dessus qu'on juge un homme, condamné à mort par la Gestapo, et entrant, déguisé en gendarme, dans... la prison

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre II

UNE VAILLANTE ÉQUIPE

de Clermont, réputée inexpugnable, pour en sortir trois camarades du Corps-Franc !

Dumas ? mitraillé aux Martres-de-Veyre, évadé de la prison de Clermont, ayant réalisé les actions les plus audacieuses, en particulier celle, mémorable, de la Brasserie des Sports, où cinq agents de la Gestapo mordirent la poussière ; Dumas quittant les lieux après avoir vidé son chargeur, et... faute de combattants... Peu loquace, mais toujours froidement décidé, on vit Dumas aussi bien aux côtés de Gaspard dans ses folles randonnées à travers l'Auvergne, que dans les combats du Cantal, encore mal remis de ses blessures, ou dans la guérilla finale qui fut déclenchée sur les routes du Puy-de-Dôme à partir de juillet 1944.

Prince ? Ceux du maquis le connaissent ! Mordant et agressif, toujours à la pointe du combat, à Compains comme au Pont de Tréboule, lorsqu'il ne partait pas en chasse, comme au Pont de Menat, dans sa voiture, pour attaquer quatre importants officiers allemands, dont trois étaient abattus. Prince était lui-même grièvement blessé, forcé d'interrompre son activité pendant de longues semaines, tremblant de ne pouvoir participer aux grandes bagarres finales espérées depuis si longtemps, mais, en fin de compte, dominant son mal, rejoignant assez tôt ses camarades pour organiser les maquis de la Margeride et reprendre sa place à l'état-major régional au moment des grandes batailles du Cantal.

Et le petit Bénévol ? Alors, tirez le chapeau ! Après une belle campagne 39-40, prisonnier évadé, voici encore un remarquable « pur » de la Résistance. Il faut l'avoir vu, avec un sang-froid extraordinaire, réaliser les coups les plus audacieux... L'avoir vu, sur une erreur, aller demander leurs

papiers à dix agents de la Gestapo arrêtés dans leurs voitures près de Saint-Flour, après avoir cru qu'il s'agissait de Gaspard et de ses amis, alors que les Boches étaient justement là en embuscade pour arrêter Gaspard (l'infâme Mathieu l'a confirmé depuis...). Gardant tout son sang-froid, Bénévol leur filait sous le nez avant qu'ils aient pu revenir de leur stupeur de se voir demander leurs papiers en pareille circonstance ! Il faut surtout avoir vu Bénévol, restant le dernier près du champ de bataille de la Truyère, et sauvant plus de 60 blessés sous la mitraille, perdant, hélas, sa femme, infirmière magnifique, et son beau-père, vétéran du maquis, en même temps que les six derniers blessés achetés par les barbares !

Ces cinq compagnons du Corps-Franc, n'ont, vous le voyez, jamais rechigné à la besogne, pas plus d'ailleurs qu'Irma, cet autre jeune chef aux multiples exploits, attaquant les Allemands à Murat, la bombe à la main, à la tête d'un petit groupe qui décimait l'ennemi ; abattant Gessler, grand chef de la Gestapo, ou encore que Judex, autre valeureux, qui, plus tard rejoignit Gaspard après avoir été un pionnier de la Résistance en Haute-Loire, ou que Jean Tavert, héros capable des plus grands sacrifices...

C'est, en fait, en grande partie la chance qui les a tous préservés, car chacun d'eux a, au moins dix fois, échappé miraculeusement à la mort et bien plus souvent encore à l'arrestation... Mais cette chance a été aidée par des qualités de sang-froid, par un esprit de décision, par une rapidité de réflexe que l'on retrouve chez les uns et les autres de ces hommes.

Avant d'aborder le récit de leurs aventures soulignons le magnifique

esprit fraternel qui ne cessa de régner parmi tous ceux du Corps-Franc : jamais un mot, jamais une bagarre chez ces hommes durs, sacrifiés à la même cause... mais au contraire une sorte de sentimentalité qui les rivait peu à peu les uns aux autres, tous partageant les joies, et les peines, les échecs et les réussites de tous...

Gaspard répartissait les tâches. Au retour de Prince, qui, nous le rappelons, n'avait pas réussi à passer en Angleterre, il avait proposé à celui-ci, d'accord avec Georges (alias Montpied), alors responsable régional du « planquage » des réfractaires et de leur entretien, de prendre cette affaire en mains pour le Puy-de-Dôme.

Travail ingrat et dangereux, où il faudrait rouler tous les jours, organiser les groupes, s'assurer de leur subsistance... Les premiers fonds parvenaient de Londres... Il fallait sauver et préparer à la Résistance ceux qui avaient refusé de partir travailler en Allemagne. Prince accepta... le « rayon » Maquis était créé...

De leur côté, Laurent et Dumas étaient plus spécialement chargés de préparer les expéditions en vue de récupérer le matériel de toute sorte nécessaire à la grande entreprise : matériel roulant, carburant, armes, puis vivres et habillement pour les « pensionnaires » de Prince. Le développement de ce service fut bientôt tel que Laurent dut monter, dès mai 1943, une équipe spéciale, baptisée plus tard « le Cirque », et qui ne cessa, jusqu'à la libération, de faire un énorme labeur. Nous en reparlerons !

Les frères siamois, Irma et Buron, avaient, eux, pour tâche, les destructions de tous ordres, voies ferrées, usines, lignes électriques et, à l'occasion, démonstrations punitives. Ils devaient s'en acquitter fort bien, et Judex, par la suite,

leur donna un sérieux coup de main.

En ce qui concerne l'organisation générale, comportant le recrutement, la propagande, le noyautage des administrations, etc..., le département était à l'origine divisé en grandes zones s'identifiant à peu près aux arrondissements : Gaspard avait confié la zone de Riom à Bénévol, qui le secondait par ailleurs dans d'autres tâches ; la zone d'Issoire était dirigée par César ; celle d'Ambert, par Licheron, aujourd'hui sous-préfet de Saint-Flour, et celle de Thiers par Maréchal... « Tonton » Mabrut organisait la montagne de Rochefort, Arthur et Lamy les zones de plaine (Billom, Vic-le-Comte). Enfin la ville de Clermont restait confiée à Serge (Perret), entouré de Curabet, Godard, Vernet, Grand et Touche. Ce n'est que plus tard, vers la fin de 1943, que devant l'énorme développement de l'organisation clandestine, il fut décidé de créer les sous-arrondissements, dont nous parlerons plus loin.

La « Maison Résistance » était bien d'aplomb... Et d'équerre ! comme disait un vieux camarade, aujourd'hui déporté, Lucien, de Marsat... Ses services allaient très vite prospérer au cours des mois de l'été 1943 ; dès l'automne, les premiers coups véritablement durs allaient frapper l'équipe, mais après un hiver où l'on connut des hauts et des bas, les efforts de tous ceux qui ne se découragèrent jamais devaient enfin permettre, en mai 1944, la grande levée en masse du Mont-Mouchet, la Libération, la Victoire...

Mais ceci est une autre histoire ! Vous connaissez maintenant le Corps-Franc, son premier repaire, ses animateurs, vous avez un aperçu du rôle particulier de chacun et de la structure générale de la Résistance...

Il est temps de lever le rideau et, si vous le voulez bien, de vous conter une première action de grande envergure, réalisée magistralement par le premier Corps-Franc d'Auvergne, et quelques-unes de ses meilleures équipes du département : l'affaire d'Authezat, premier coup sensible porté à l'ennemi et à ses agents de Vichy.



Impr. de la Montagne, 28, rue Morel-Ladeuil. CLERMONT-FD.

Le Directeur-Gérant : COULAUDON

UN mois s'était écoulé depuis la création du maquis de Lespinaisse.

Déjà, après plusieurs expéditions fructueuses, s'était fait sentir la nécessité de développer l'action en la décentralisant, en étendant la « prospection » du département à l'ensemble de son territoire.

Déjà, quelques petits coups de main avaient permis d'armer à peu près convenablement le corps franc... Rappelons-en brièvement deux aux épisodes pittoresques.

Gaspard et Laurent remontent deux tonnes d'armes vers leurs bois dans un petit camion Berliet. Ces armes ont été enlevées à un dépôt de l'armée, quelque part dans la plaine d'Issoire. Il est 2 h. du matin. Fatigués, nos deux gail-lards, prenant au plus court, traversent Clermont, au « culot », par la place des Carmes-Déchaux et le boulevard... A cette époque, les « occupants » ne sont guère plus méchants que la police... Gaspard remarque bien, dans la nuit, certains groupes suspects et bruyants... mais Laurent appuie sur le champignon et nos hommes prennent le chemin de la montagne... Sans se douter que, pour la première fois à Clermont, il y avait couvert-les depuis huit heures du soir, un officier allemand ayant été tué au carrefour des Trois-Cochons. C'étaient des patrouilles allemandes qu'ils avaient brûlées ! et qui, les prenant sans doute pour des collègues en inspection, leur avaient laissé la route libre sans tirer !...

Une autre fois, Gaspard rentre du Cantal dans sa voiture personnelle à acétylène et une trentaine de mitraillettes et une centaine de pistolets dans la malle arrière... Il a, pour une fois, des papiers en règle.

A Issoire, il doit prendre contact avec un camarade qui l'invite à manger... l'estomac crie famine, il est tard dans l'après-midi, et depuis le matin il roule... Il accepte... Inquiet, de temps à autre, il jette un coup d'œil par la fenêtre... Issoire est occupé... Sans doute la voiture a un aspect parfaitement débonnaire, mais si les Allemands passaient et s'avaient de fouiller la malle ! Le dessert est servi... Un dernier regard au balcon : ça y est, voilà une sentinelle allemande en faction auprès de la voiture ! Que faire ? Son hôte, Eugène, est un homme confiant ! Au surplus, il ignore le précieux et dangereux chargement de la voiture... Il rassure Gaspard : « Laisse faire, ils sont trop bêtes, il surveille ta voiture, comme ça personne ne te la prendra ». Au fond, il est vrai que le « schupo » n'a pas l'air très fûté, et quelques instants plus tard, Gaspard en aura la confirmation en remontant en voiture à son nez et à sa barbe, flanqué de l'Amiral, qui l'accompagne ce jour-là, et rejoignant Yronde, où le chargement sera planqué en lieu sûr chez l'ami Alexis Gravo.

Laurent avait donc été chargé de monter un deuxième maquis dans la partie est du Puy-de-Dôme, et s'était détaché à cet effet pour organiser son P.C. à la Baraque d'Issertaux, au-dessus des bois de la Comté. Il se trouvait là dans une région qui lui plaisait, où des patriotes qui devaient payer plus tard très cher leur dévouement, l'aideront de toutes leurs forces dans sa tâche.

A mi-chemin de Billom et de Vic-le-Comte, il prenait alors un contact étroit avec ces deux cantons, véritables foyers de résis-

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre III

L'AFFAIRE D'AUTHEZAT

tance d'où devaient partir plus tard tant de jeunes vers le Cantal, au moment de la levée en masse du Mont-Mouchet.

Pommier, dit Arthur, plus tard capitaine Hoche, aujourd'hui gendre de Prince, était le chef de la zone de Billom, appuyé par Alizon (capitaine Antoine, de Saint-Dier), tandis que Lucien Jarriège, dit Lamy, montait l'organisation clandestine de Vic-le-Comte. Tous deux étaient fort actifs et secondés par des éléments de valeur dont les meilleurs devaient rapidement se grouper autour de Laurent pour constituer peu à peu le « Cirque » fameux auquel la Résistance d'Auvergne doit tant...

Ainsi, le premier corps-franc d'Auvergne allait dorénavant se composer de deux groupes, agissant le plus souvent séparément, mais se regroupant pour les actions importantes, faisant même appel en cas de besoin aux équipes cantonales.

Pendant que Laurent, dans la montagne d'Issertaux, se préparait ainsi à actionner les éléments locaux, Gaspard, resté au maquis de Lespinaisse avec Dumas, puis Bénévol, Prince et Marceau, animait les cantons de montagne. Lucien Blanchet, dit Bernard, et son fidèle Marcel Merle, dit Méphisto, le secondaient fort bien dans le canton de Pontgibaud ; Paul Berre, Nénot et Flambard à Volvic, cependant que Prince, prenant en charge les premières équipes formées à Saint-Jacques-d'Ambur (Jacquet, Chambois (Le moustachu), Chapdes-Beaufort (Luc), augmentait d'autant les effectifs susceptibles d'être utilisés par le corps-franc.

La plupart de ces groupes participèrent à l'affaire d'Authezat qui, si elle ne fut pas plus périlleuse que beaucoup, et certainement même bien moins que de nombreuses autres, peut être vraiment marquée d'une pierre blanche dans les annales de la Résistance, étant en fait la première grande action réalisée « en commun » par des patriotes venus « de tous les points de la plaine et de la montagne », se rencontrant et apprenant à se connaître, rentrant chez eux après une nuit de pénible travail, mais avec au cœur une certitude nouvelle et combien fortifiante : celle qu'ils n'étaient pas seuls, que des chefs, qu'ils avaient vus à leurs côtés, représentaient déjà un véritable état-major dont la volonté tenace réussissait, pour la première fois, à prouver, autrement qu'en théorie, la possibilité d'actions concertées, de rassemblement des forces de la Résistance... Un avant-goût, en quelque sorte, de l'allégresse qui devait s'emparer de tous les volontaires, un an plus tard, en mai 1944, lorsqu'à Vins-Haut, puis au Mont-Mouchet, ils comprenaient vraiment qu'ils n'avaient pas été des isolés nourrissant des espoirs fous, mais que de nombreux autres patriotes avaient raisonné comme eux, fait confiance à la Résistance et à ses chefs, que les promesses et l'enthousiasme de ceux-ci étaient fondés lorsqu'ils

les encourageaient à la persévérance, à la foi en la Victoire finale...

Authezat ! c'est tout cela qui est symbolisé dans cette aventure d'une nuit de printemps menée par soixante-dix hommes jeunes et vigoureux, assoiffés de lutte pour la liberté.

Alexis, rude compagnon de la montagne de Vic, avait dit à Laurent : « Il y a à Authezat un énorme dépôt de matériel et de carburant qui appartient aux Ateliers de l'Air, mais est maintenant, je crois, sous le contrôle allemand... Près de 20.000 litres d'essence en pipes, des centaines de pneus, de l'outillage, toutes choses extrêmement précieuses pour le maquis, et qui risquent de passer d'un jour à l'autre aux mains de l'ennemi... »

Laurent, qui ne s'embarque pas à la légère, avait fait contre-enquête à Lempdes, près d'Aulnat, chez un autre camarade qui lui avait confirmé les faits, précisant : « Il y a exactement vingt mille litres d'essence, et c'est de la bleue ! Essence de première qualité ! Les Allemands doivent enlever le dépôt la semaine prochaine... ou y installer un détachement... il faut faire vite... Actuellement, un seul gardien armé double d'un chien méchant... Par contre fréquentes patrouilles allemandes, Gestapo ou Wehrmacht, entre Issoire et Clermont, et Authezat est à peine à 20 kms de Clermont, en pleine route nationale... l'affaire est délicate ».

Laurent monte aussitôt à Lespinaisse en référer à Gaspard. Il y a danger sans doute, mais quelle affaire ! C'est du carburant assuré pour de longs mois, et l'essence est bien le nerf de cette guerre d'aventures sur les grandes routes, et plus tard de guérillas...

Gaspard, d'enthousiasme, est d'accord pour tenter l'affaire ! Et elle est aussitôt mise à l'étude : plan du dépôt... à droite, maison du gardien... Bénévol, le potard, fournira le chloroforme pour lui imposer le « dodo » nécessaire... plus loin les entrepôts, essence, pneus, outillage... Et maintenant, les moyens ? Recensement des camions acquis ces derniers mois... leur état de marche... il manque des batteries. Il faut voir tout cela dans les quarante-huit heures... Chacun reçoit des instructions précises : Laurent, Dumas, Marceau, s'occuperont de la vérification des véhicules ; Gaspard et Bénévol formeront les équipes...

On se met d'accord : à minuit, mercredi, devront être concentrés aux portes d'Authezat : le White et le Berliet de Billom, le Dodge de Vic-le-Comte, l'International d'Issertaux, le Dodge de Chambois et les deux Berliet de Saint-Jacques, plus les quatre voitures légères de Gaspard, Laurent, Dumas et Bénévol.

Au total, un tonnage de trente-cinq tonnes, c'est le maximum possible à cette époque... 70 hommes armés assureront le chargement et la sécurité des véhicules : 15 de Billom, 12 de Vic-le-Comte, autant de Chambois et de Saint-Jacques,

le reste, soit une vingtaine, étant l'ensemble du premier corps-franc d'Auvergne de Lespinaisse et de La Baraque.

Laurent et le gros Lili assureront l'entrée en matière : le premier entretien avec le gardien, solide et râblé, mais nos deux lascars ont le gabarit pour lui imposer le silence, si toutefois il n'a pas le temps de tirer...

Des guetteurs cerneront le pays, contrôleront la poste, et, une fois les portes ouvertes, dirigeront sur le dépôt les camions, l'un après l'autre, pour le chargement, dans le silence le plus absolu. Eviter à tout prix l'intrusion dans nos affaires des gens du pays.

Et ce qui avait été décidé se réalisait point par point.

Minuit... Laurent et son compagnon, chapeau dans les yeux, masqués d'un foulard, car ils peuvent être connus du gardien, frappent à la porte. Le chien aboie furieusement...

Le gardien commet la faute d'entr'ouvrir la porte... Laurent, l'arme à la main, pénètre et le ceinture. Pauvre Dany ! « Ne me tuez pas, j'ai des enfants ! », mais il fait un geste si brusque pour se dégager de Lili qui lui enfonce son chapeau sur les oreilles, qu'il bouscule l'arme de Laurent qui claque, heureusement vers le plafond. Notre gardien est bien vite ficelé, et rapidement, silencieusement, les entrepôts sont envahis par les autres qui inventorient rapidement : Tout est bien, la bien rangé, tel que prévu... Bénévol chloroforme légèrement le gardien qui se met à ronfler bruyamment... Du chien, il n'est plus question, un coup de matraque bien appliqué l'a fait fuir en jappant hors des lieux...

Gaspard expédie les guetteurs au-devant des camions : Saint-Jacques, Chambois (les plus éloignés), chargeront les premiers, puis Billom et La Beauté, enfin Vic-le-Comte, à peine éloigné de 15 kilomètres...

Les hommes sont magnifiques d'entrain, de discipline et... d'un mutisme parfait... Aucune parole inutile, tous travaillent à une cadence extrêmement rapide et coordonnée... En moins de trois heures, près de cent pipes de deux cents litres d'essence sont hissées sur les camions... Les chefs donnent l'exemple, Gaspard, Laurent, Dumas, Bénévol et les autres mouillent la chemise !...

Et voici de l'huile : 2.500 litres du précieux liquide qui sera si utile pour l'entretien des véhicules du maquis... Et des pneus... qualité d'avant-guerre !... Des batteries, de l'outillage !...

Si la rentrée se fait sans incident, la Résistance d'Auvergne va se trouver riche en moyens de transport, et par suite d'action !

Mais les gens du pays, à la longue, se sont éveillés, les maisons s'illuminent, les fenêtres s'entr'ouvrent.

Attention aux curieux qui sont à l'écoute. Quelques sentinelles haragouinent un vague allemand

pour inciter les bonnes gens d'Authezat à se terrer chez eux, le subterfuge réussit... Personne ne bouge. Là-bas aussi, à quelques centaines de mètres, des voitures passent sur la nationale... Sans doute, les patrouilles allemandes ? Mais aucune alerte ne persiste...

Les camions partent, un par un, cédant la place au suivant. Les sorties sont pointées, les stocks ne seront utilisés que sur ordre... Bientôt, il ne reste plus que les quatre chefs, autour du gardien ronflant et bien ficelé.

Les camions s'éloignent, feux éteints, dans la nuit noire. Il ne reste plus que celui de Vic-le-Comte qui, dans un quart d'heure, aura rejoint son port d'attache.

« Si on défilait ce pauvre type », dit quelqu'un. « Il se figurerait avoir fait un cauchemar à son réveil ? » Ainsi est fait, on le borde soigneusement dans son lit, et Bénévol lui fait respirer encore un peu de chloroforme, histoire d'éviter toute surprise...

Il voilà tout notre monde parti, chacun de son côté, en étoile, qui vers la montagne, qui vers la plaine, tous éreintés, mais heureux au possible de la magnifique réussite du coup...

L'histoire, pourtant, avait manqué mal tourner. Un quart d'heure à peine après le départ des derniers acteurs de la pièce, le gardien, sans doute au bout de son sommeil artificiel, s'était éveillé, frotté les yeux, puis traîné jusqu'au dépôt, avait senti ses cheveux se dresser : « Tout est parti ! ». Vite, à la poste, pour téléphoner à la police... Et de frapper à grands coups après la porte... La postière se lève, descend, et... trouve notre homme, assis dans l'escalier, ronflant à nouveau (décidément, la dose n'était pas si mauvaise !). Secoué, il se réveille, téléphone, et, quelques minutes plus tard, toute la police, puis la Gestapo du département est sur les routes pour rattraper les « terroristes ».

Le plus gros camion, l'International, 10 tonnes, l'échappera belle. A peine entré dans une grange à La Beauté, traces de roues balayées, les tractions se la police arrivent en trombe. « Avez-vous vu un gros camion qui vient de passer au passage à niveau d'en bas ? », klaxif un policier, l'arme à la main... Le camion est là, à deux mètres, derrière la porte de la grange... L'odeur de l'essence est forte... Mais le policier n'a pas de flair sans doute !

— Rien vu, mon pauvre Monsieur, d'ailleurs, j'arrive de la noce, répond la femme, intérieurement légèrement émue, comme l'on pense !

En voilà nos policiers en chasse sur une autre route, en direction d'Ambert, où l'on prétend que les camions se sont réfugiés, encore une déduction savante toute à l'honneur de ces Messieurs...

Le plus drôle est la conclusion d'une brave femme d'Authezat, déclarant à des amis : « Pour sûr, il y avait des Américains, ils étaient grands et larges comme ça ! avec des grands chapeaux » (Elle avait sans doute vu Laurent et le gros Lili !). « Et, d'ailleurs, toute la nuit, plus de cent avions ont ronflé au-dessus du pays, c'était bien préparé, voyez-vous ! »

Et l'on n'a jamais su si les ronflements des avions étaient en réalité ceux des camions entrant et sortant dans le dépôt, ou... ceux du malheureux Dany, plongé dans des rêves bleus par l'enchantement Bénévol !

(A suivre)

C'EST quelques jours plus tard qu'Adémaï rejoignit Lespinasse. De son vrai nom Louis Cornuéjols, celui qui allait devenir l'un des plus magnifiques éléments de la Résistance d'Auvergne avant d'en être, hélas, l'un des plus purs martyrs, venait de mystifier la police de Vichy.

Il avait été arrêté à Cournon au début de mai au cours de la descente de police et de gestapo relaté dans un précédent chapitre. Paul Berre, de Volvic, qui l'employait auparavant comme ouvrier mécanicien, avait dû s'en séparer à son grand regret, sa position de réfractaire lui interdisant de rester au pays, et il l'avait confié à Laurent qui avait déjà pu apprécier ses qualités de mécano.

Arrêté donc à Cournon quelques jours plus tard, la police l'avait transféré à Clermont où, après un mois de détention pendant lequel il eut à subir les sévices, lui, jeune patriote refusant d'aller travailler pour les Boches, de tous ces messieurs, il fut décidé que, dangereux terroriste, il serait dirigé sur l'Allemagne dans un camp disciplinaire. Menottes aux mains, il fut ainsi amené à la gare, et, là, embarqué direction de l'est... Dans son wagon, qui faisait partie d'un convoi de travailleurs, il était seul avec un ange gardien, lisez un policier négligent, qui avait reçu maintes recommandations, mais qui, confiant dans l'allure bien peu redoutable de ce grand garçon amaigri par la détention, lui retira les menottes et sans plus lui prêter attention se mit à démonter son pistolet, à le remonter, à lire le journal, bref à relâcher une surveillance qui lui apparaissait surflue.

Adémaï n'était pas bien hardi à l'époque : 20 ans ! arrêté avant d'avoir eu le temps de faire beaucoup d'action, affaibli aussi par un mois de captivité, le grand Louis devait pourtant remarquer l'air par trop désinvolte de son gardien et se promettait aussitôt d'en profiter pour tenter, à tout prix, de jouer la fille de l'air à la première occasion.

De son air le plus innocent (il savait y faire, le bougre !) il regardait bêtement se dérouler le paysage, et de temps à autre, le

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre IV

Adémaï

policier, l'observant à la dérobée, semblait se dire avec quelque compassion : « en voilà un qui n'a pas l'air bien dangereux... Beaucoup de bruit en somme pour un gamin qui a poussé trop vite. »

Aigueperse... Gannat... 10 minutes d'arrêt ! Adémaï jette un coup d'œil hypocrite et apparemment désintéressé sur le quai, où sont rangés de nombreux gendarmes, assurant le service d'ordre : il ne faut pas que les ouvriers partis pour le grand Reich puissent avoir motif à changer d'avis, n'est-ce pas.

Et le policier à l'autre coin du wagon, sachant que le service d'ordre du quai interdit toute surprise de ce côté, se penche lui-même à contre-voile avec zèle pour surveiller toute tentative d'échappée des wagons voisins.

Adémaï, que certaines attitudes firent un temps baptiser Fernand, se tourne vers l'inspecteur, et admire muettement l'ardeur mise par celui-ci à surveiller tout... ce dont il n'est pas chargé. Et, vexé sans doute de se voir ainsi délaissé, il ajuste sa musette (il ne faut rien laisser perdre) tourne doucement, doucement la poignée de la portière... chance... celle-ci n'est pas verrouillée extérieurement... elle s'entr'ouvre...

Adémaï se retourne une dernière fois vers son compagnon, lui jette, c'est bien son tour ! un regard chargé de pitié ironique et, le brouhaha de la gare et les chants des déportés couvrant tout bruit, descend lentement sur le quai, referme le plus naturellement du monde la portière... A la barbe des gendarmes, il va en se dandinant avec désinvolture dans la direction

des W.C. Si on le laisse faire, encore quelques secondes et... c'est la possibilité de fuite... Pourvu que l'inspecteur ne se retourne pas !

Le grand Louis atteint enfin l'objectif fixé... Personne n'a bronché tant il a mis de naturel dans ses moindres gestes. Les gendarmes eux-mêmes l'ont pris sans doute pour un travailleur partant librement pour l'Allemagne.

Il ressort à peine entré, par une autre porte, traverse vers la « Consigne », court, rejoint la ligne un peu plus loin et alors arpente à grandes enjambées, du haut de ses 1 m. 83, la voie ferrée en direction de son pays quitté quelques heures plus tôt, de si triste façon.

Les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres... Aigueperse, Pontmort, Riom... et puis la montée vers Volvic... Paul Berre, Nenot et Debas l'accueillent à bras ouverts et, prêtant un gazo, le monteront là-haut, dans la forêt, chez Gaspard, à Lespinasse.

Gaspard ne peut s'empêcher de dire en le voyant pénétrer dans la chaumière : « En voilà un qui a besoin de se refaire ! tant la marche forcée venant après la détention a encore, semble-t-il, grandi et amaigri Adémaï affublé de pantalons étriqués, d'un chandail aux manches trop courtes et d'une innommable casquette posée tout de travers.

« Raconte-nous ton affaire, petit gars, et bois donc un canon ».

Et Gaspard, Marceau, Vatel, Dumas, Bénévol, font cercle autour du grand Louis et rient de bon cœur à la pensée de la tête qu'a du faire le policier de confiance au moment du départ du train, à moins qu'il n'ait attendu que le

train ne soit reparti pour s'apercevoir de sa mésaventure et, dans ce cas, il aura préféré sans doute se taire et, rageant, à faire le voyage jusqu'au bout, se torturant les méninges pour trouver une explication quelconque...

Adémaï devait très vite se révéler un « homme »... Laurent l'emmenait quelques jours plus tard à son P. C. de la Beauté et, dès lors, le jeune gars allait multiplier les exploits, faisant montre, en toutes circonstances, d'un calme, d'un flegme, d'un sang-froid qui n'avait d'égal que ses qualités techniques.

Nous le verrons, une nuit où les chefs étaient pris ailleurs, diriger une opération de grande envergure sur le dépôt d'habillement de Vertaizon. Ce jour-là les équipes de Billom sont de la fête avec Bertrand et Arthur. A Lezoux, au retour, un gros accrochage aura lieu entre les hommes d'Arthur et les Allemands. Ceux-ci auront plusieurs morts et plusieurs blessés, mais chez nous, il y aura un mort également, un petit gars du maquis, sans famille, héros obscur de la lutte clandestine...

Adémaï ne sera pas de l'accrochage, mais pendant que Bertrand et ses hommes envahiront le dépôt, lui-même, suivi des autres fidèles de Laurent, Robert Leriche, tué plus tard à Volvic, le blond Marcel, un vrai « dur », Patachou, Raimu, et les autres, entrera par surprise au poste des G. M. R. qui gardent le dépôt et qu'il laissera quelques instants plus tard, au pied de leurs lits, en caleçons courts, tout pantois de se voir ainsi ridiculisés par ce grand garçon qui ne s'ennerve jamais. Adémaï ramènera ce jour-là au maquis

5 tonnes d'habillement de toute sorte, blousons, soulers, chemises et les six costumes des G. M. R., sans oublier leur armement, mousquetons et pistolets.

Une autre fois il enlevait à Courpière un camarade fait prisonnier par les Allemands après avoir été blessé dans cette affaire de Vertaizon, et après avoir désarmé le gardien il ramenait le blessé en... ambulance jusqu'à une clinique amie...

Combien d'autres aventures, qui seront contées plus loin, et au cours desquelles aux côtés de Laurent, Adémaï se surpasse...

Et puis, un jour d'hiver, le drame... Adémaï pris par les Allemands à la Baraque d'Isserteaux, avec Bouboule, héros de l'évasion du général de Latre de Tassigny, et Titi, agent de liaison.

Ses compagnons échapperont au pire... mais lui subira les tortures des brutes allemandes. On sait qu'il fait partie de cette fameuse équipe qui déjà fait trembler Darnand et Gessler... Il faut qu'il parle...

Il ne parlera pas... Il réagira devant ses bourreaux, se redressant crânement et leur rendant les coups...

Hélas, ils ne lui feront pas grâce et il tombera bientôt sous leurs balles. Son corps a été retrouvé plus tard dans une fosse du 92, après la libération qu'il aurait tant voulu voir...

Combien de fois, après son assassinat, tous ses camarades et plus particulièrement ses chefs Gaspard, Laurent, Prince, Dumas penseront tristement « Adémaï mort, quel vide, comme il nous manque, c'était de nos jeunes le meilleur, le plus franc et le plus aimé de tous... Il est mort pour son idéal, pour le nôtre... sa mère, déjà veuve, peut être fière de lui, c'était un homme ! »

C'est grâce à des hommes comme lui et ses compagnons que les gars du maquis étaient vêtus, armés, et peu à peu se préparaient à constituer les magnifiques troupes des F. F. I. de la Libération... C'est par leur souvenir que se perpétuera l'esprit de la Résistance.

P RINTEMPS 1943... Le corps-franc tout entier se donne corps et âme à la tâche qu'il s'est assigné.

Ce n'est pas encore l'époque des grandes et héroïques actions, mais ce n'est déjà pas non plus celle des timides expéditions de 1942. L'apprentissage a été rude, les énergies se sont endurcies, les volontés affermissent, les courages fortifiés.

Et chacun a à cœur d'être de tous les coups de main, de toutes les affaires. Une liaison périlleuse ? Un risque à prendre ? Dix volontaires pour un !

Là-haut, à Lespinasse, le corps-franc s'était augmenté d'un magnifique chien ramené un soir par Gaspard et tenant à la fois du chien-loup, du berger allemand et... du lion...

Vieux Tommy, tu n'étais malheureusement guère courageux ! Et un jour, dans les sous-bois de Louchadière, un essai de grenade te fit partir bien vite et bien loin, puisque tu ne revins que trois jours plus tard ! Pourtant tu t'attaches à tes maîtres, à Tarzan en particulier qui savait te mener, et, sous la tente de l'avant-poste, aimais à te sentir près de lui, le réchauffant dans les nuits froides et les frais matins de printemps...

Irma et Buron, deux grands gaillards, qui avaient d'abord fui la ville et la déportation pour les hauts plateaux, trouvant au buron de Jean-Pierre, au-dessus du Mont-Dore, un premier refuge, avaient rejoint à leur tour la chaumière de Lespinasse. Sur une grosse moto Indian, ils partaient sur les routes d'Auvergne... Mission : immobiliser les installations des gares, les locomotives, les usines travaillant pour les Boches...

Et ils s'en acquittaient fort bien... Les cheminots de Langeac, de Clermont ou d'ailleurs doivent se souvenir des nuits troublées par de formidables explosions... Le vérin (1) de Langeac détruit, et puis celui de Clermont et celui envoyé de Montpellier en remplacement, à nouveau détruit malgré une garde vigilante !

Cette nuit-là, Gaspard et Dumas assuraient la protection... La voiture s'arrête à quelques dizaines de mètres du dépôt, dans les cités du pont Saint-Jean. Irma et Buron se déchaussent silencieuse-

ment, chargent l'explosif et disparaissent dans la nuit... A quelques mètres sur la gauche, les voitures allemandes circulent entre Clermont et Aulnat. Pourvu que l'une d'entre elles ne vienne pas patrouiller dans les cités. Gaspard et Dumas restent aux aguets, mitraillettes en mains. Les minutes passent... Là-bas, Irma et Buron ont sauté la palissade qui les sépare du dépôt. Pour gagner le vérin et la fosse, c'est moins commode que la première fois, car il y a maintenant des gardiens en armes dont l'un assure la garde permanente et ce qui est plus ennuyeux encore, un éclairage intense a été installé, balayant le dépôt et l'emplacement du vérin dont il semble impossible de s'approcher !

Pourtant, entre les rondes, le gardien va de temps à autre s'allonger un moment sur une couchette, dans la cabane proche d'une trentaine de mètres... Irma et Buron souples, les nerfs en éveil, se tiennent dans l'ombre, prêts à agir...

Ça y est, voilà le gardien qui s'éloigne, leur tournant le dos. Il va vers la baraque. En chaussettes, Buron et Irma le suivent silencieusement. Il entre et ferme la porte, s'allonge... Buron et Irma ont bondi et déjà disparaissent dans la fosse.

Au travail ! Les bombes, bien malaxées, sont collées aux endroits prévus... Un instant, alerte ! Le gardien revient, son pas pesant retentit sur la plate-forme, au-dessus des deux camarades qui retiennent leur souffle... Ils ont le crayon à retardement d'une demi-heure. Si ce sacré gardien ne s'en allait pas ? Sortie en force ou alors ? tout le monde sauterait !... Mais non, il s'en va, retournant sans doute à sa cabane... Irma et

Buron respirent et quelques instants plus tard, sortent de la fosse, s'éloignent doucement... Le sable a craqué... alerte ! Le gardien sort à nouveau, l'arme à la main, pas suffisamment vite toutefois que les deux compères n'aient eu le temps de se plaquer dans l'ombre, contre un mur.

Le gardien pensant s'être trompé, rentre... Cette fois, il faut faire vite... Quelques secondes plus tard, Gaspard et Dumas entendent le trot des deux lascars qui arrivent en foulées, pleins de cambouis, chaussettes percées mais avec le sourire des vainqueurs... une fois de plus !

Il faut dire qu'avant cette dangereuse opération, et histoire de s'amuser, une autre bombe avait été placée, en guise d'avertissement, chez un dangereux milicien, en plein Clermont. Là, le crayon à deux heures avait été utilisé, de façon à donner le temps de réaliser l'autre affaire, la « vraie », et remontant vers la montagne et s'arrêtant vers Champadet, d'attendre fébrilement les explosions successives indiquant que tous les dispositifs avaient fonctionné et que le succès était acquis.

Il ne reste plus dans cette nuit obscure qu'à éviter de tomber, comme on l'a fait dans Clermont, face à une patrouille ou à un barrage ennemis. Mais l'on connaît les routes ! Chanut, Egaule, le col de la Nugère, et l'on rentre vers quatre heures du matin, fatigués, mais heureux de cette nouvelle mission remplie... Comme à l'habitude, lorsque des camarades sont dehors, les autres ne se sont pas couchés... Ils attendent, jouant silencieusement à la belote, prêtant l'oreille malgré eux aux bruits

de la nuit, aux aboiements de Tommy ou du chien du grand-père...

« Belote et re... » dit Vatel qui, avec son partenaire Raimu « corrige » Tarzan et Marceau... Mais Goliath rentre et, interrompant les joueurs, la figure soudainement éclairée : « Les voilà »... Les cartes tombent des mains... Tous sortent, mitraillettes ou grenades à la main (on ne sait jamais... !), montent le petit raidillon et prêtent l'oreille... En effet, une voiture approche ! Dans l'aube naissante, on la devine aisément, confusément, débouchant à travers les champs de la forêt où s'éveillent les oiseaux... c'est une traction, c'est bien l'équipe qui rentre... L'auto s'approche... Alors ? — Réussi !... Bravo ! trépigne Raimu, approuvé par les autres. Rien de nouveau ici ? questionne Gaspard... Non, Prince est parti avec Tintin livrer des blousons au maquis de la Banne-d'Ordanche, ils ont douze kilomètres à faire à pied et Robert a dit qu'ils ne rentreraient que demain... Alors, allons nous coucher, les amis ! Et que la garde fonctionne, relève toutes les deux heures... A trois heures, cet après-midi, j'ai rendez-vous avec Mazières, Serge et Monique, dans les bois de Durtol... Dumas et Zoro viendront avec moi...

Gaspard et ses camarades vont s'allonger sur les matelas à demi habillés (l'alerte est toujours à craindre)...

Le sommeil les écrase...

Déjà midi ! Quelques pommes de terre... « Aujourd'hui, pas de viande », dit Vatel ; mais Ramuntcho, le fils à Paris, du Vauriat, doit en porter ce soir, sa sœur Paulette est venue nous en prévenir. Et pas de pinard non plus, la bonbonne que Maréchal nous a donnée s'est finie cette nuit ! » Gaspard jette un coup d'œil soup-

onneux vers Goliath, le solide bûcheron des Vosges, qui n'a pas pour habitude de boire du lait et, poussant un soupir... « Va chercher de l'eau fraîche au puits », dit-il, au serviable Raimu.

Une heure plus tard, la voiture repart vers les bois de Durtol... Là, Mazières, qui, à la Libération, un an et demi plus tard deviendra Commissaire de la République, Serge, future victime de la Gestapo et Monique, aujourd'hui maire de Clermont, attendent Gaspard... Rapport de l'activité du corps-franc, communication des renseignements obtenus de part et d'autre... Un train de troupes va passer dans la région très prochainement... Le renseignement est sérieux, il vient de Cristal et Noël. Le corps-franc sera prévenu aussitôt par Richard, le fidèle garde du corps de Mazières (dont on ne dira jamais assez le mérite pour les risques encourus pendant deux années dans des liaisons chaque jour plus dangereuses !...)

Rendez-vous avec lui à Clermont, au « Roi du Pinard ». Deux fois par jour, Bénévol ou Irma descendront en moto... « Surtout soyez prudents » concluent sérieusement (ô ironie !) et avec un ensemble parfait, les deux groupes, avant de se séparer...

Et les trains sautent, les transformateurs explosent.

Et les groupes se forment, un peu partout...

Et le travail continue pour le corps-franc de Lespinasse, avec ses nuits de folles équipées, ses matins pénibles, ses après-midi dangereuses...

Cependant que Laurent, dans la plaine, développe le deuxième groupe, étendant ainsi l'action du corps-franc... Adémaï, Robert, Marcel, Patachou, Léger, en sont les principaux éléments, mais nous verrons combien d'autres jeunes viendront rapidement les rejoindre dans les semaines suivantes... n'est-ce pas Laforge, Pierre le Canadien, Jean Tavert... n'est-ce pas Pialoux, Germain, Clément et combien d'autres encore ?...

(1) Sert à la réparation des locomotives.

Impr. de La Montagne, 28, rue Morel-Ladeuill, CLERMONT-FD
Le Directeur-Gérant : COULAUDON

L'évasion de Pontmort

L'ÉVASION DE PONTMORT SCENE DE LA RESISTANCE EN AUVERGNE

Sur l'air de « La Paimpolaise », paroles de ROCHER

DIX maquisards, dont un chef, Jouannaud dit « Gaston », sont pris par la police de Vichy, incarcérés à Riom, jugés, condamnés aux travaux forcés à perpétuité (Gaston) ou à temps.

Leur transfert au bagne d'Eys- ses, dans le Tarn-et-Garonne, est décidé pour trois jours plus tard. Gaspard l'apprend.

Dans les bois de Louchadière, Gaspard réunit ses amis sous les grands arbres. Il y a là Prince, Laurent, Dumas, Irma, Buron, Bénévol et les autres : une quinzaine de gaillards bien décidés. Gaspard minute l'opération d'évasion, sur laquelle tous sont d'accord, d'enthousiasme.

Irma et Buron prendront le train à Clermont ; à Riom, les condamnés monteront à leur tour. Arrivée à Pontmort (première gare après Riom) cinq faux policiers seront sur le quai, munis de faux papiers et, sur signal d'Irma et de Buron, réaliseront l'évasion à l'esbrouffe ou, au contraire, à la bagarre, si les gardiens sont trop nombreux.

Le jour du transfert arrive. Sur le quai de la gare de Pontmort, cinq faux policiers — chapeau dans les yeux, lunettes en écaïlle, imperméables — font les cent pas : Laurent, Dumas (qui a les cheveux rouges à l'époque, vrai gestapien !), Prince, le gros Lili et Gaspard. Dans la cour de la gare, trois voitures légères, où le renfort est prêt à intervenir : Bénévol, Vatel, Marcel, Titin, Carpentier, Luc, Tarzan, Goliath, Raimu, Zoro. Et une camionnette conduite par Adémaï (assassiné depuis au 92) et Pierre le Canadien (aviateur tombé en France et tué en décembre 1943, aux Martres-de-Veyre), destinée à emmener les évadés. (L'échec n'était pas prévu !)

Le train arrive. Signal d'Irma et Buron : ils sont là ! Prince monte

le premier, un papier à la main : « — Gardien chez Alliauze ? — Moi-même. — Commissaire Denis de la police de Vichy (Alliauze, impressionné, salue.) — Ordre vous est donné de descendre ici, le convoi ferroviaire va devenir routier. (Et Prince se penche à l'oreille d'Alliauze.) — Nous avons été informé que le train allait être attaqué à Gannat par les terroristes ! Surtout, pas un mot ! » Et Alliauze cligne de l'œil : « Compris, monsieur le commissaire ».

Et Gaspard : « Tout le monde en bas et que ça saute ! » Dumas, Laurent et Lili accélèrent le mouvement par des bourrades aux jeunes qui, la larme à l'œil, se disent : « Ça y est, c'est la Gestapo, ils vont nous fusiller ! »

Gaspard, au mécanicien du train : « Police ! Attendez pour partir que le convoi ait traversé la voie ! » — « Bien, monsieur le commissaire ».

Dans la cour de la gare, Gaspard au gardien chef : « Tous les prisonniers dans la camionnette, avec l'inspecteur Dumas... Donnez-lui les clés des menottes ! » Et avec un gracieux sourire : « Et vous, messieurs les gardiens, vous serez plus confortablement installés dans les voitures légères. Tenez, asseyez-vous à côté des chauffeurs ». — Merci beaucoup, monsieur le commissaire ».

Quelques minutes plus tard, la camionnette file à cent à l'heure vers Riom et la montagne de Pontgibaud. Les gardiens sont saisis par derrière et chloroformés. (Bénévol, l'endormeur, s'occupait de ça, mais ce jour-là la dose était insuffisante.) Les gardiens ne veulent pas s'endormir ! Prince à Alliauze : « Allons, mon vieux, mets-y de la bonne volonté, ça te fera un alibi ! Respire un bon coup ! » Et Alliauze, acquiesçant, respire de tout son cœur, comme un soufflet de forge. Mais il continue à

rouler des yeux comme des lanternes, devient blanc, et dit enfin : « Je respire bien, mais ça ne me fait rien ! Si, ça me fait mal au ventre ! »

Et, quelques instants plus tard, laissés tous trois sur le plateau de Teilhède, à 20 kilomètres de Riom, nos trois malheureux gardiens — képi bosselé, bien mal en point, à demi-endormis, petite valise (leur linge de route) à la main — repartirent à pied sur ce bon mot du gardien Marmolton, qui se grattait la tête : « On sera bien reçus, ce soir à la prison ! Ils vont nous mettre à leur place ! »

Et, comme dit le rapport du préfet Brun à Pierre Laval, quelques jours plus tard (et Gaspard reçut copie du rapport avant Laval lui-même) : « Ils ont laissé 1.000 frs aux gardiens, avec un papier ainsi conçu : « Don de Combat, Libération, Francs-Tireurs, Mouvements Unis de la Résistance. » Et il concluait judicieusement : « Nul doute, donc, sur l'organisation qui a réalisé cet audacieux coup de main ».

Et, pendant ce temps-là, les dix condamnés, délivrés de leurs menottes par Dumas, qui leur avait fait peur, pleuraient de joie sur leur liberté retrouvée !

L'autre jour, Gaspard, maintenant adjoint au maire de Clermont, mariait, à Montferrand un des évadés de Pontmort, le fils de Gaston (Jouannaud). Le père, évadé lui aussi, et six garçons d'honneur, rescapés des évadés après un maquis particulièrement brillant, burent ensemble à la santé des gardiens, de Brun (chacun son tour) et de Pierre Laval...

Belle page de la résistance, inscrite par le premier corps-franc d'Auvergne.

Impr. de La Montagne, 25, rue Morel-Ladeuill, CLERMONT-FI

Le Directeur Gérant : COULAUDON

I
Partis de la Centra' de Riom,
Les Dix d'Arlande, menottes aux mains,
Etaient dirigés par le train,
Sur Eysses célèbre par sa prison.
Et les pauvres gars fredonnaient tout bas :

REFRAIN
Nous r'gret'ons tous not' beau pays,
Ses montagnes et son grand maquis,
Nous n'osions pourtant pas des coquins
Mais seulement d'bons républicains.

II
Entassés dans leurs deux wagons,
Pâles, mal rasés, trist' à pleurer,
Ils regardaient à l'horizon,
S'enfuir les lointaines forêts...
Et les pauvres gars fredonnaient tout bas :

III
Mais tout au cœur du grand maquis,
Les vaillants « hors la loi » des bois,
Au pied du grand chêne avaient dit :
Nous les sortirons tous de là !
Et les pauvres gars fredonnaient tout bas :

IV
Sur le quai d'la gare de Pontmort,
Se promenant de large en long,
Quinze grands gaillards rusés et forts
Guettaient le « dur » venant de Riom.
Et les pauvres gars fredonnaient tout bas :

V
Dès l'train en gare, ordre est donné
Par « l'Commissaire Denis » j'vous prie !
D'faire descendre tous les condamnés,
« C'est l'Intendant d'Police qui l'dit »
Et les pauvres gars fredonnaient tout bas :

VI
Aussitôt l'gardien-chef Alliauze,
S'écrie : « Allons, pressons l'mouvement,
Le métier d'forçat n'est pas rose,
Mais celui d'gardien pareillement ! »
Et les pauvres gars fredonnaient tout bas :

VII
Dans trois somptueuses limousines,
Les trois gardiens, près du chauffeur,
Ont bien vraiment fort bonne mine,
Sans se douter de leur poche malheur,
Et les pauvres gars fredonnaient tout bas :

VIII
Sur le plateau, tout près d'Teilhède,
Ils se sont sentis bâillonner,
Et sans pouvoir crier à l'aide,
Se sont mis doucement à ronfler.
Et les pauvres gars fredonnaient tout bas :

IX
Le vaillant gardien Marmolton,
Avait bien pourtant résisté,
Mais s'était, dans son pantalon,
Un tout petit peu... échappé !
Et les pauvres gars fredonnaient tout bas :

X
Pendant c'temps-là, la camionnette,
Emportant les dix condamnés,
Les menottes, la clé (ça, c'est pas bête)
Leur redonnaient la liberté.
Et les gars joyeux fredonnaient gaie- ment :

REFRAIN FINAL
Remercions l'Commissaire Denis,
Rocher, Laurent, Titin, Dumas,
Bénévol, Masson, l'gros Lili,
sans oublier Buron et Irma.

(Bis)
Grâce à Paul, à Adémaï,
Et au brave Pierre-le-Canadien,
Zoro, Marcel, Stéphane aussi,
Tout enfin, pour nous finit bien !
Et le Pierre Laval
Ronchonnait au loin... :

(Ter)
Ils ont tous l'air d's'tout' pas mal
D'ma police et d'celle de Péain !
Je crois que j'vais pouvoir faire ma
[malle,
Si j'veux pas être pendu d'main...

N. B. — Le Commissaire Denis était le colonel Prince, depuis Intendant de Police. Rocher (auteur de la chanson et organisateur de l'évasion), était le colonel Gaspard, maintenant chef régional des F.F.I., Stéphane, le commandant Luc, chef du 1er bataillon du 92. On connaît Laurent, Dumas, Bénévol, dont les pseudonymes n'ont pas changé, tous les trois commandants F.F.I. L'évasion de Pontmort a été un des exploits les plus retentissants et amusants réalisés par le Premier Corps-Franc d'Auvergne.

Adémaï, et Pierre-le-Canadien ont été tués depuis par les Allemands. Les évadés étaient : Jouannaud (Gaston), actuellement conseiller municipal de Clermont et Président de la Commission d'Épuration, son fils et huit jeunes maquisards. L'intendant Mayade a été condamné à mort et exécuté en novembre 1944.

COMMENT citer sans en omettre toutes les multiples actions des deux groupes du corps franc en cette année 1943 ! Un jour, en plein midi, Irma et Buron entreront à l'imprimerie du « Moniteur du Puy-de-Dôme » de Pierre Laval à la barbe de l'agent de service, profitant de ce qu'un camion les masque une seconde à sa vue. Une fois dans la place, ils préparent la destruction de la grande rotative et des machines de la famille infâme vendue aux Allemands par le traître de Châtel-don.

Il faut faire vite, il est près d'une heure, les crayons sont à dix minutes, il faut que l'explosion ait lieu avant la rentrée du personnel pour éviter de sacrifier d'innocentes victimes...

Et il va surtout falloir ressortir sans que l'agent se rende compte de rien et... avant que les bombes explosent... cela va sans dire ! Ça y est, les crayons sont écrasés... Vite la sortie. « Ce n'est pas le moment d'écouter aux portes », dit non sans humour Irma à Buron.

Ils s'approchent de la sortie, doucement, regardent par un interstice entre deux planches, l'agent est là, barrant toute retraite. Sans doute, on peut le bousculer par surprise, mais alors c'est l'affaire découverte ! Et pourtant, dans quelques brèves minutes, là, tout près, de formidables explosions vont avoir lieu... Il y a déjà cinq, six, sept minutes que le crayon est écrasé... Maudit « flic », va-t-il s'en aller ? Et brusquement le voilà qui s'éloigne de quelques mètres, tournant la tête... Cette seconde d'inattention suffira à nos deux compagnons pour sortir bien vite et s'éloigner tout aussi rapidement... Et la destruction réussira avant qu'ils aient eu le temps de franchir plus de quelques centaines de mètres... « Ouf ! », pourront-ils se dire en sautant sur leur moto rapide, remontant vers les grands bois.

Le journal, immobilisé un temps, continuera plus tard sa sale besogne, allant jusqu'à imprimer, l'année suivante, une série de tracts attaquant la Résistance. L'un d'eux, tiré à 6.000 exemplaires, était intitulé : « J'accuse Gaspard, j'accuse Guingoin », et se terminait par cette proclamation magnifiquement : « Vive la France du Maréchal ! vive la France de Jeanne d'Arc ! vive la France de Sainte Thérèse ! »

Tract qui n'a pu, à l'époque, tant il était rédigé grossièrement, qu'impressionner quelques naifs et dont les auteurs furent connus dès la rentrée à Clermont, le 27 août 1945 : les commandes étaient en effet retrouvées dans le dossier des services spéciaux allemands, ce qui confirmait bien la servilité de

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre VII

Le jour et la nuit

la direction du « Moniteur » en faveur de la cause de l'ennemi.

Octave, un autre camarade valeureux d'une dizaine d'usine, à peu près à la même époque, risquait lui aussi sa vie dans un sabotage de l'usine Olier, qui travaillait pour la guerre : cette nuit-là, c'était un crayon rouge à une demi-heure de retardement qui avait été placé dans la bombe destinée à détruire le transformateur de l'usine. Sans doute Octave savait bien que la chaleur qui régnait dans la cabine devait normalement réduire sensiblement le temps prévu pour ce crayon...

Mais cependant, il ne croyait pas que, sortant de l'usine avec deux compagnons, il n'allait même pas avoir le temps de faire quelques mètres rue Fontgiève que déjà l'explosion retentissait derrière eux !

Dangereux, vraiment, ce métier de terroriste !...

Dangereux aussi les engagements avec l'ennemi. Un soir d'été, Gaspard, Buron, Dumas, Tarzan, Raimu, Irma, Zoro, et un nouveau venu au maquis, sont aux prises quelque part avec les miliciens... C'est la lutte corps à corps, la mitraille à bout portant... Le nouveau est tué, un milicien aussi, puis un deuxième... Tarzan est gravement blessé à une main... Il faudra, après le combat, où l'ennemi a enfin succombé, le faire opérer dans une clinique amie... Tarzan pleure, non de souffrance, qui est pourtant grande alors qu'on l'ampute d'un doigt de la droite, mais à la pensée qu'il va être immobilisé de longues semaines, ne pouvant prendre part comme les autres aux actions quotidiennes ! Il quittera cependant la clinique avant même que sa blessure soit cicatrisée... Voilà bien nos jeunes du corps franc !

Les contacts restent étroits entre le corps-franc de Gaspard et le groupe Laurent. Une belle affaire s'annonce : Paul Berre présente à Gaspard un jeune gars de Volvic, Abel, qui fait son temps aux chantiers de jeunesse à Châtel-Guyon.

Celui-ci assure Gaspard de son concours pour faciliter un coup de main sur Châtel-Guyon : 5.000 litres d'essence, 1.500 litres d'huile, 10 tonnes de pneus, des camions, des voitures légères, des motos, des équipements...

L'affaire est d'importance... Gaspard convoque Laurent, qui, accompagné de Jean Taver, son fidèle second, dont la témérité s'avère extraordinaire en toutes circonstances, monte à Lospinasse.

Il faut que les deux groupes se partagent le travail. Laurent s'occupera de St-Hippolyte, Gaspard, Prince et Bénévol de Châtel-Guyon, puisqu'il y a deux entrepôts... Il faut aussi s'assurer de l'aide des équipes de Volvic et de Riom, car il va y avoir une pénible manutention...

Le soir de l'action arrive... Tous sont rassemblés à onze heures à Lospinasse... Un terrible orage règne sur la région, la pluie tombe à torrent...

« Un temps à ne pas mettre un milicien dehors ! », dit plaisamment Prince, en complétant un chargeur de Thompson. Cela ne déride pas Gaspard qui, nerveux, regarde l'heure. « Comment s'expliquer que Dumas, Irma, Buron et Zoro ne soient pas rentrés ! grommelle-t-il... Depuis midi qu'ils sont partis à Issoire, ils devraient bien être rentrés, puisqu'ils savent que ce soir il y a une action importante » — « Sans doute ont-ils eu des difficultés pour faire sauter leur train de bestiaux », émet Bénévol...

Minuit sonne à la vieille horloge vermoulue. La pluie redouble de violence, entrant par un carreau cassé dans la cuisine de la mesure...

— Il faut partir, dit Gaspard en se levant... Ils ne rentreront pas ce soir... Les gars de Volvic nous attendent... Aux voitures !

Les autos démarrent péniblement dans la boue gluante du chemin. La traversée du bois est difficile par ce temps, mais on finit par gagner la route nationale... Et en route sur Volvic, le doigt sur la détente des mitraillettes, prêts à répondre à toute surprise, voici la sortie de Volvic... Paul Berre,

Nénot, Flambard et leurs hommes sont là, à la sortie du pays, dans un camion non bâché, recevant stoïquement l'averse sur le dos... Ils sont heureux d'avoir été choisis par les chefs pour participer à cette affaire, leurs figures réjouies et ruisselantes le disent assez !

Et l'on arrive à Châtel-Guyon ; Laurent et les siens agissent sur Saint-Hippolyte au moment où Gaspard aborde Châtel-Guyon. Il y a dix-sept gardiens à l'entrepôt où dans ses environs. Gardiens bien peu dangereux sans doute, mais qu'il importe de neutraliser pour que les Allemands, qui tournent par là un peu partout ne puissent être prévenus...

Sous la pluie qui redouble, Abel souffle les conseils à Gaspard et Prince... « Attaquons d'abord celui-ci, puis celui-là ?... et cet autre encore ». L'arme à la main, les hommes exécutent les ordres et, en dix minutes, les dix-sept gardiens sont successivement « cravatés » et descendus dans une soule fort propice...

Et toute le monde se glisse dans le dépôt : trente hommes sont au travail et ça ne chôme pas... Il faut remonter de la cave des fûts de deux cents litres d'essence et il y a plus de vingt marches... Heureusement les Goliath, Raimu et autres gars de Volvic sont solides. Gaspard met la main à la pâte tandis que Prince dirige l'enlèvement des pneus, dans un local voisin... Trois motos sont chargées... Un superbe camion neuf au gazogène (il sera précieux !) est mis en marche et... naturellement chargé à bloc...

Des éclairs illuminent la nuit, suivis de craquages violents, qui couvrent le bruit des pipes d'essence que l'on charge... La pluie n'a pas cessé, les hommes sont vraiment trempés.

Cependant, Prince a découvert une superbe Hotchkiss, ornée d'un fanion et siffle admirativement... « C'est la bagnole du général de la Porte du Theil, lui dit Abel... » « Eh bien ! ce sera la mienne ! » répond Prince sans autre considération pour ce pauvre général...

Et voici le moment de s'en aller : il ne reste plus rien dans les

dépôts ! Gaspard donne des ordres : « Il faut emmener les gardiens pour qu'ils ne puissent prévenir après notre départ... » Oh ! surprise, un petit gars joufflu est amené par un des nôtres, a peu près nu il a été découvert par Raimu dans son lit, dans une chambre qu'on avait oubliée...

« Allez, tout le monde en voiture ! », et Gaspard pousse les gardiens vers le camion et la magnifique Hotchkiss de Prince dans laquelle il en loge six derrière... Et Prince démarre avant que Gaspard ait pu lui donner des instructions sur le lieu où il faudrait laisser les gardiens.

Abel part fièrement au volant du nouveau gazo... Il passera par Loubeyrat pour égarer les poursuites...

Gaspard part le dernier avec Bénévol, et en route vers Volvic et les bois... Ils atteignent les gorges d'Enval et... à un virage, croissent un petit groupe qui revient mélancoliquement vers Châtel-Guyon. Ils ont sept kilomètres à faire à pied pour rentrer !

Gaspard dit « Prince a vraiment un peu abusé de ces pauvres types ! »

Le plus amusant de l'histoire sera conté par Prince, un instant plus tard, à la chaumière de Lospinasse. « Tu ne m'avais pas dit que c'étaient les gardiens que tu faisais monter dans ma voiture... Et je croyais qu'ils faisaient partie de l'équipe de Volvic... Pourtant je les entendais grogner derrière et, vers Enval, j'ai arrêté la voiture et leur ai dit : « Mais enfin, qu'est-ce que vous avez à râler depuis un moment, vous êtes bien de l'équipe de Volvic — Euh... nous sommes les gardiens... soyez gentils... laissez-nous ici... Ne nous tuez pas ! »

Et Prince de conclure : « Je les ai f... dehors comme tu peux penser ! et je vois toujours le petit demi-nu, enveloppé dans une couverture, repartir encore, mal éveillé, vers son dodo perdu ! »

Et cette nuit pénible se traduisait par une importante rentrée de matériel au maquis, Laurent ayant, de son côté, à St-Hippolyte, après avoir neutralisé une dizaine de gardiens, fait un gros chargement de vêtements et d'équipements dont on avait tant besoin pour les petits gars de Prince.

Cependant que Dumas, Buron et Zoro, dans une cellule de la prison d'Issoire songeaient tristement que c'était bien à leur corps défendant qu'ils n'avaient pu être au rendez-vous de cette nuit...

QUE s'est-il donc passé la veille de l'expédition de Châtelguyon, pour que Dumas, Buron et Zoro, attendus à minuit pour participer à l'affaire, se morfondent à la même heure dans une cellule de la prison d'Issoire.

Partis le matin de la chaumière de Lospinasse pour remplir une mission de sabotage qui consiste à faire dérailler un train de bestiaux en partance pour l'Allemagne et de s'emparer d'une partie de ce bétail pour le maquis, nos trois lascars plus Irma arrivent sans encombre à Issoire.

Tandis que Buron, Irma et Zoro restent dans la voiture devant chez Maria, Dumas se rend à pied à la gare avec un ami du Ravitaillement qui doit le renseigner et lui donner toutes les indications nécessaires pour mener à bien le travail.

L'absence de Dumas se prolonge environ une heure et il vient à peine d'arriver et de se mettre au volant que des agents s'approchent de la voiture et demandent les papiers de bord. Dumas ne se soucie guère d'entamer un colloque qui risque fort d'engendrer des complications ennuyeuses car, vous le pensez bien, il lui serait difficile de présenter les papiers demandés...

Le voilà donc qui repousse l'agent, ferme la portière, démarre. Irma qui, toujours en retard, n'est pas encore remonté en voiture, s'apprête à s'y glisser rapidement, mais les agents, sentant échapper leur proie, sortent alors leurs armes et font feu sur lui, presque à bout portant, sansheureusement l'atteindre.

La voiture démarre à fond. Irma ayant enfin réussi à s'y introduire et, poursuivie par les agents qui continuent à tirer s'engage dans une rue transversale, alors que d'autres policiers et gendarmes viennent grossir le nombre des poursuivants.

Hélas ! trois fois hélas ! 20 mètres plus loin, une carriole obstrue presque entièrement la rue, étroite à cet endroit, et Dumas cale sa voiture brutalement. Il veut essayer de passer sur le trottoir mais cette fois, la voiture refuse de repartir, le carburateur sans doute noyé. Il ne peut être question de le démonter ! Les policiers arrivent... Alors les quatre compagnons doivent se résoudre à abandonner là l'auto et tenter de s'enfuir à pied...

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre VIII

La sensationnelle évasion de la prison de Clermont

Les voici partis en courant et comme ils sont entraînés aux courses à travers bois, ils ne tardent pas à prendre du champ. Ils s'engagent dans un chemin proche de l'usine Ducellier. Derrière eux les coups de feu ont cessé. Ils ont en mains leurs pistolets dont ils n'ont pas voulu se servir contre des agents de police française et en pleine ville... Ils reprennent leur souffle, après cette course éperdue d'un kilomètre... Et, subitement, ils entendent des clameurs. La meute n'a pas abandonné la poursuite... Cette fois-ci, ce sont des gendarmes qui apparaissent et qui ouvrent le tir sur eux... Tir précis au mousqueton qui force nos hommes à se coucher à plat ventre dans un fossé...

Ils peuvent difficilement s'échapper de cette impasse, car l'encerclement se précise et ils sont bloqués par l'Allier... Ils sont prêts à la lutte, mais que peuvent des pistolets contre fusils ou mousquetons ? Une échappée serait possible par là à gauche, mais c'est le terrain de manœuvre des Allemands et ici l'on voit ceux-ci en action... Ce serait tomber de Charbyde en Scylla...

Alors ? Sous le tir nourri qui s'intensifie, Irma se dresse, farouche... « Couche-toi », lui crient les autres...

Mais non, Irma a pris sa résolution de tenter une dernière chance... Il court vers l'Allier, échappe aux rafales, saute dans la rivière et, alors qu'il n'est déjà plus possible à ses amis de l'imiter, traverse l'Allier à la nage.

Buron et Zoro sont les premiers réduits et succombent sous le nombre des assaillants, Dumas, à son tour est pris.

Tous trois, les menottes aux poignets, sont poussés dans la voiture de l'adjudant de gendarmerie, qui, pilotée par lui, va les ramener vers Issoire.

Dumas, derrière l'adjudant, à l'approche de la ville, tente une dernière fois de recouvrer la liberté. Malgré ses menottes, brusquement il « cravate » par derrière l'adjudant et lui serre le cou pour l'obliger à lâcher le volant, espérant que Buron aura le temps de saisir celui-ci et de filer avec la voiture, échappant ainsi au groupe des gendarmes qui les suit en bicyclette... mais, comble de malchance, et avant que l'opération prévue n'ait le temps de se réaliser, la voiture privée de contrôle a embouti un mur et s'y est fracassée !...

Les gendarmes sont là, délivrent leur chef, sortent nos trois amis à grands renforts de bourrades et d'injures et les emmènent à pied jusqu'à la prison.

Jetés sur leurs paillasses, dans la cellule sombre, c'est là qu'ils prennent pleinement conscience de leur triste situation : neuf chances sur dix pour qu'ils soient réclamés par la Gestapo ! Cela veut dire : « Avenue de Royat », ou « 92 », et les tortures et enfin la mort... Dumas, qui a été mal fouillé, cache des papiers compromettants dans sa paillasse où ils les retrouvera plus tard, après la Libération ! Buron vérifie la solidité des barreaux : rien à faire de ce côté ! Tandis que Zoro, Lorrain sympathique, songe tristement à sa jeune femme et à son bébé qui, là-bas, à Ceyrat ne le reverront peut-être plus...

La nuit s'écoule lentement... Terrible orage... Leur pensée va vers les camarades qui les attendent ce soir pour aller à Châtelguyon... Gaspard doit être furieux de ne pas les voir arriver... Et Irma ? A-t-il réussi à se sauver ? Ne s'est-il pas noyé ?...

Heures pénibles où, pour la première fois, ces hommes se sentent privés du bien le plus cher : la

liberté. Des risques ? Sans doute, mais être libres ! La nuit s'achève sans qu'ils aient pu trouver le sommeil.

Le jour vient... Interrogatoire sommaire... Un faible espoir est en eux : s'ils restent à Issoire, leurs amis vont être prévenus et alors une attaque n'est pas impossible ! Des G.M.R. entourent maintenant la prison... Ils s'attendent sans doute à un coup de main...

Mais non, leur transfert à Clermont a été ordonné avant qu'Irma sauvé et réfugié à Yronde, chez Alexis Grave, ait pu faire prévenir Gaspard...

Et, dans l'après-midi, trois camionnettes viennent les chercher : une pour chacun, s'il vous plaît ! avec quinze G.M.R. dans chaque ; en tête du camion, mitrailleuse sur side-car et motos, à l'arrière, même système.

La police de Darnand sait qu'elle a enfin pris du gros gibier et ne veut rien laisser au hasard... Elle a raison, car Gaspard et Laurent, enfin alertés par Irma et accompagnés de celui-ci n'hésiteront pas, le même soir, à la nuit, à prendre la route d'Issoire pour y préparer l'attaque sur le parcours. Hélas ! ils arriveront trop tard ! Et ne réussiront qu'à essuyer, peu avant Pérignat une violente salve de mousquetons après avoir franchi à cent à l'heure deux barrages de G.M.R. qui n'avaient eu que le temps de s'écarter pour ne pas être écrasés... Voiture percée une fois de plus... et, une fois de plus, clients indemnes !

Et Gaspard et Laurent remontent tristement à Lospinasse, serrant les poings, bouleversés par l'idée que leurs trois amis risquent d'être livrés à la Gestapo !...

Mais que faire ? Attaquer la prison de Clermont, attendre les détenus au cours du transfert

pour interrogation ? Mille hypothèses se pressent dans la tête des maquisards touchés juste pour la première fois par leurs adversaires.

Il n'est plus question de travailler, de rouler comme chaque jour... Les « affaires courantes » sont délaissées... On ne se parle pas dans la chaumière et Tommy comme s'il comprenait la peine de ses maîtres les regarde avec ses bons yeux de chien fidèle...

Gaspard se met la tête dans les mains et réfléchit. Ce n'est plus l'affaire de Pontmort, celle-ci présente beaucoup plus difficile sinon impossible !

Les informations reçues ces premiers jours ne font que confirmer ce que l'on craignait ; les trois camarades sont bien considérés comme des « vedettes », et les Darnand, Mayade et autres Brun ont pris des dispositions en conséquence ; écoutez plutôt :

1.) Soixante G.M.R. assureront en permanence, et en plus du service d'ordre existant déjà, la garde extérieure et intérieure de la prison.

2.) Des mitrailleuses seront installées sur un mirador placé sur les toits de la prison.

3.) Des chevaux de frise avec barbelés obstrueront toutes les rues environnant la prison.

4.) Un phare balayera les alentours toute la nuit durant.

5.) Enfin et surtout (car c'est là le plus grave !) les détenus ne sortiront sous aucun prétexte de leur cellule. Les interrogatoires auront lieu dans la cellule même ! Pour éviter toute tentative d'évasion entre la prison et le cabinet du juge d'instruction.

On voit que l'affaire se présente bien ! Et pourtant, il faut qu'ils sortent, il faut les sauver, par n'importe quel moyen !

Gaspard, Prince, Laurent, Irma et les autres sont bien prêts à tout, mais ce n'est pas avec des paroles que l'on arrivera au succès d'une entreprise qui s'avère difficile.

Et les voilà tous au travail, le temps presse... Chacun apporte sa contribution à l'œuvre décidée.

(A suivre)

Impr. de La Montagne, 28, rue Morel-Ladeuill, CLERMONT-FD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON

ET d'abord, il faut prendre une précaution élémentaire : changer de résidence, quitter au plus tôt Lespinasse... Sans doute, on a pleine confiance dans les camarades tombés aux mains de l'ennemi. Dumas et Buron sont des dur-à-cuire et le jeune Zoro est un solide lorrain, c'est tout dire...

Mais il faut tout craindre et tout prévoir : qu'ils soient livrés aux tortures de la Gestapo, rien de plus probable, hélas !... Que, dans les tortures, ils laissent échapper quelques mots, rien de moins impossible non plus...

Et puis Gaspard l'a toujours dit à ses hommes : « Si l'un de vous se fait prendre et torturer, qu'il parle pour essayer d'éviter le pire, nous ne pourrions lui en vouloir... Qu'il ne dise naturellement que des choses sans importance. Une dénonciation ne lui serait pas pardonnée ! Une ruse sans grande portée ne pourra par contre lui être reprochée. Qui peut savoir ce que l'on risque de dire dans la souffrance de certaines tortures ? Et il appartient à ceux qui ne sont pas pris de prendre toutes précautions dès l'arrestation d'un des nôtres ! »

Et, aussitôt l'arrestation d'Issoire connue, le déménagement de la vieille maison commence. Toute la nuit, se chargent voitures, camions avec le matériel qui y est déjà en réserve : armes, munitions, couvertures, ustensiles de cuisine, ravitaillement, carburant, pneus, etc... Quittant Lespinasse délaissé, tous, par les chemins détournés de la montagne, descendent vers la plaine.

Mélancolie d'abandonner ce petit hameau des grands bois où l'on a ensemble vécu les premières heures de l'action du maquis, où une si franche hospitalité a été offerte par des paysans foncièrement républicains et grands patriotes, où, enfin, l'on a passé tant de nuits d'anxiété dans l'attente des camarades absents, tant de jours aussi où, anéantis, l'on récupérerait après une nuit d'action, avant une nouvelle aventure.

Mais l'on y reviendra bientôt, après l'alerte et, tous le souhaitent silencieusement, avec les copains sortis des griffes de l'adversaire.

On contourne le Puy de Dôme, le col de la Moréno. Voici le Puy de Laschamp, les derniers sommets de la chaîne et puis la montagne de la Serre à travers laquelle on glisse vers l'Allier, Laps, Billom, Glaine-Montaigut.

Et nous voici au nouveau refuge préparé depuis plusieurs semaines

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre VIII

La sensationnelle évasion de la prison de Clermont

par Laurent et Arthur : après les chaumières, un château !

Le château des Salles, à une portée de fusil de Neuville, va recueillir le corps franc... Le groupe de Laurent restant campé sur la crête de Saint-Maurice, ne sera ainsi plus éloigné des hommes de Gaspard que d'une trentaine de kilomètres.

Mme Vimal, grande Française s'il en est, recevra avec un calme et un courage admirables la petite troupe, vingt hommes environ qui, du château, vont rayonner chaque nuit comme ils l'ont fait à Lespinasse depuis près de cinq mois.

Et Gaspard, flanqué de Bénévol, d'Irma et de Prince, laissant ses camarades au maquis des Salles part chaque jour sur Clermont pour préparer sur place l'évasion de ses amis.

C'est là, vraiment, la plus extraordinaire aventure de l'histoire du corps franc. Elle mérite d'être contée dans le détail.

On a vu plus haut que la prison apparaît inattaquable par sa ceinture de barbelés, de G.M.R., d'armes automatiques et la nuit, par l'éclairage intense du phare du mirador.

On a vu que l'évasion en cours de transfert ou sur le parcours menant les autres prisonniers à l'instruction n'est plus possible pour nos trois amis, puisqu'ils ne doivent être interrogés que dans leur cellule.

On a compris que les hommes de Mayade ne sont pas disposés à se laisser manœuvrer et que, l'instruction enlevée en quelques jours au fond des cellules, Dumas, Buron et Zoro vont être livrés à la Gestapo, aux tortures. Le temps presse !

La préparation de l'évasion durera seize jours et seize nuits. Trois ou quatre heures de sommeil par nuit suffiront à Gaspard et à ses compagnons... Le reste de temps est consacré à la réflexion, à l'étude et à l'action.

Les renseignements sur la disposition des lieux sont donnés par Barthélemy et Cheminant. Ce dernier va être particulièrement précieux, car il n'est pas encore compromis. Il peut circuler en ville. Et un autre camarade, Laforge, qui fera parler de lui plus tard, est, lui aussi, encore dans la légalité et peut, dans son entreprise de serrurerie nous rendre les plus grands services.

Gaspard les voit, note les renseignements, les plans. Il tient à aller sur place se rendre compte du système défensif de la prison. Chapeau mou, gabardine, lunettes, le voilà rue Pascal en flâneur ; il monte vers la prison, vers les G.M.R., la main sur la détente du pistolet dans la poche... Il fait mine de chercher un numéro dans la rue. Les G.M.R. le détaillent, soupçonneux. Il siffote et, se sentant épié, entre négligemment dans un immeuble...

— Gentille demoiselle, que faites-vous là ?

— Ici, nous vendons du corrector, monsieur.

— Donnez-m'en donc deux flacons, répond celui qui à l'époque n'est encore que le capitaine Colt, sans se douter qu'il est entré chez un camarade des « Ardents », Duroure, que plus tard il retrouvera au Mont Mouchet. Voilà justement Duroure qui entre :

— Nous faisons aussi les... arbres généalogiques, dit-il à Gaspard qui, poliment, assure de sa clientèle pour plus tard, paye et sort, ses flacons dans une poche, le pistolet dans l'autre.

Il reprend les petites rues, examine à la dérobée le système de défense. Il n'y a rien à espérer d'une attaque de la prison, à moins d'accepter de gros risques de casse et... sans garantie de succès. Voilà un premier point malheureusement certain.

Mais il faut pourtant bien qu'ils sortent, alors comment ? C'est en-

core Cheminant qui suggère, appuyé par Barthélemy : « Pourquoi ne pas entrer dans la prison soit en ouvrier, soit en fournisseurs ? Par exemple en marchand de pommes de terre. Laurent en trouvera dans la région de Chauriat... ou encore en boulanger. »

« Tiens, mais c'est le père Vacher qui fournit le pain ! » intervient Barthélemy. « Il n'y a qu'à lui prendre sa camionnette et se déguiser en mitrons. » Et Bénévol renchérit : « S'il ne veut pas prêter sa camionnette, je me charge de lui procurer un léger sommeil artificiel pour la journée ! »

Pauvre père Vacher, vous l'avez échappé belle sans le savoir, et, hasard extraordinaire, vous avez pourtant joué dans l'évasion un rôle inconscient mais combien dangereux pour nous !

Mais toutes ces hypothèses ne tiennent pas à un examen plus approfondi l'écueil est que les véhicules n'entrent pas, comme cela avait été d'abord assuré, dans la cour, mais stationnent devant la porte principale : il est à peu près impossible d'envisager, dans ces conditions, sérieusement l'extraction des prisonniers de leurs cellules et leur sortie par la double porte massive verrouillée à l'entrée.

Gaspard, le lendemain, recherche et trouve un autre camarade, un syndicaliste qui, en 38, a purgé une peine au moment des grèves. Lui, il connaît quelqu'un à l'instruction et Gaspard obtient le contact : faute d'une solution brutale rendue impossible par les moyens de sécurité, il faut étudier le problème point par point et essayer de simplifier en le décomposant.

« Supposons, dit Gaspard, au fonctionnaire qui est déjà lui-même membre de la Résistance, supposons que des prévenus normaux soient à interroger. Que se passe-t-il ? »

« Eh bien, voilà. Le juge d'in-

struction établit un mandat d'extraction, le signe et l'envoie à la prison d'où les prévenus sont extraits et amenés, sous la garde des gendarmes au cabinet du juge. Cela ne peut être malheureusement le cas pour vos amis puisque M. Bertholon, le gardien-chef, a reçu l'ordre très précis de n'avoir sous aucun prétexte, à sortir ces prévenus de leur cellule. »

« Et si Bertholon était un jour absent ? »

« Je ne pense pas qu'il sorte, ni qu'il s'éloigne en raison des instructions très formelles qu'il a reçues ! »

« De qui a-t-il reçu ces ordres ? dit Gaspard. De l'intendant de police Mayade probablement, et celui-là est un beau salaud ! »

Prince, pendant ce temps, a appris par Laforge, et un ami sûr de la Police (il y en avait quelques-uns) que l'affaire s'annonce grave, très grave et que les Allemands commencent à s'y intéresser.

Quatre jours se sont déjà écoulés ; il faut aboutir. Gaspard retourne à Clermont, revoit le fonctionnaire de l'instruction et obtient non sans quelques difficultés (la responsabilité à prendre est grande) qu'il lui soit confié deux heures durant un mandat d'extraction déjà rempli. Pour mettre ce serviable ami hors de cause, le mandat est confié à un imprimeur qui en réalise une imitation frappante, avec juste ce qu'il faut comme petite différence, pour ne pas compromettre le camarade.

Et le lendemain, Gaspard a en mains de beaux mandats d'extraction en blanc, tout neufs, plus beaux que nature ! Le tampon sera fabriqué dans deux jours. Et voici encore une belle idée : Vatel, le cuisinier du corps franc possède un camarade à l'intendance de Police qui a déjà fourni les papiers à en-tête de l'intendance de Police pour l'évasion de Pontmort. Il en procurera encore une fois. Et alors ? Alors, si l'ordre de Mayade par lequel il interdit à nos trois lascars d'être interrogés ailleurs que dans leurs cellules, si cet ordre était annulé par un autre abrogeant purement et simplement les termes du premier ? se dit Gaspard le soir en rentrant et en tapotant nerveusement le volant de sa traction... Alors, mais alors, tout changerait !...

(A suivre.)

Impr. de La Montagne, 28, rue Morel-Ladeuill, CLERMONT-FD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON

LES jours suivants, on envisage toutes les hypothèses, on suppute toutes les chances, on pèse tous les risques. Gaspard, par des informations recueillies un peu partout, auprès de Laforge ou de Cheminant, de Barthélemy ou d'autres encore, connaît chaque jour mieux les données du problème. Lui, Laurent, Prince, Irma, Bénévol, n'hésitent pas à établir presque en permanence, leur quartier général en plein Clermont.

Un jour chez Laforge, un autre jour chez le sympathique Maréchal, à Montferand, le faisceau des renseignements nécessaires se complète, les difficultés se font jour, et, l'une après l'autre, sont résolues, grâce à l'admirable ténacité des uns et des autres. Ils savent qu'il a été trouvé sur Dumas un document qui le perd auprès de l'ennemi, et ils savent aussi que, de l'intérieur de la prison, se monte un plan dont les chances de succès sont bien fragiles.

Un soir, Cheminant, radieux, réussira à amener à Gaspard, chez Laforge, à Boisséjour, un employé de la prison, qui fournira les derniers « tuyaux ». Pour l'amadouer, car il n'est pas membre de la Résistance, Gaspard, Laforge et Cheminant improviseront une petite mise en scène... Gaspard sera le « commandant Rocher », de l'Armée secrète; Laforge, le « capitaine Goodrich »; son collier de barbe lui donne en effet un petit air anglo-saxon! Et l'employé, impressionné par de telles personnalités si au courant du proche débarquement et de l'imminente pendaison de Bertholon et de tous les gardiens de la prison (sic), demande bien humblement à adhérer à la fameuse sizaine de la rue du Port, dont le commandant Rocher parle avec tant de respect... Il cause...

Sans doute les papiers que lui présente Gaspard, le faux mandat d'extradition comme le contre-ordre de l'intendant Mayade, lui apparaissent fort bien faits... mais il soulève quelques objections...

« Qui va entrer dans la prison? », et il explique: « Pour trois prisonniers, il faut au moins quatre gendarmes avec une lettre de service de la brigade de Clermont... ». Et puis, il y a Bertholon, et, dit-il, « celui-là ne quitte

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre VIII

La sensationnelle évasion de la prison de Clermont

plus la prison depuis qu'y sont enfermés les trois détenus pour lesquels de très sévères instructions sont parvenues, dans la crainte où est l'Intendant d'une attaque de la prison ou d'une évasion possible... Et Bertholon, même en face de papiers lui paraissant en règle, ne manquera pas, conformément au règlement, de téléphoner au juge d'instruction Maigne, avant de laisser sortir les trois amis.

Alors, évidemment, les faux gendarmes entrés dans la prison, la lourde porte refermée derrière eux, risquent de se trouver démasqués et pris comme dans une souricière!...

Cette première entrevue se termine là-dessus avec ce personnage un peu folot qui se voit déjà engagé dans une périlleuse aventure, car Gaspard lui a dit négligemment en partant: «

« Nous vous mettrons à l'essai à cette occasion... Je me réserve de fixer votre rôle! Maintenant que vous avez adhéré à la sizaine de la rue du Port, nous comptons sur vous... Et surtout discrétion! car chez nous les traîtres payent cher leur faiblesse... »

Et le chef du corps franc retourne à son P.C. En sa tête, l'action lui apparaît maintenant réalisable. Marceau, qui a des amitiés à la gendarmerie de Clermont, ira trouver Frison, chauffeur du commandant Fontfreyde, et se procurera un papier à en-tête et un cachet pour établir la lettre de service.

Laurent, lui, se rendra à Billom, puis à Lezoux, dont les brigades de gendarmerie sont en partie favorables, et devra en rapporter quatre uniformes complets dont il faudra affubler les gars chargés du coup de main...

Quant à Gaspard, il lui reste à connaître les heures où Bertholon

sort de la prison pour profiter d'une absence, si brève soit-elle, pour tenter et réussir l'opération. Si cela est impossible, il faudra bien envisager la bagarre dans la prison, au milieu des nombreux G.M.R., et alors, rien n'est moins sûr que le succès de l'entreprise!

Barthélemy lui a bien dit: « Je me charge de la faire sortir, je lui offrirai une tripe que nous irons manger un matin avec le père Vacher, le boulanger de la prison, du côté de la rue des Petits-Fauchers... »

Mais Bertholon, un instant décidé à cette franche ripaille, se ressaisit soudain, comme s'il avait entendu des « voix »... Et il faut chercher autre chose!

Cheminant souligne la pingrerie du bonhomme, qui a une solide réputation d'affameur des détenus, dont il mesure les rations parcimonieusement... Gaspard suggère: « Si on lui proposait du vin à très bas prix? Quittes à payer la différence avec le prix normal?... »

Barthélemy se chargera de lui faire cette offre alléchante en indiquant que c'est du vin du Crest ou d'Orçet, et qu'il faut aller personnellement prendre livraison sur place du précieux liquide, avec un « quatre heures » soigné comme cela va de soi...

Là encore Bertholon hésite... car le prix de 30 francs le litre à l'époque pratiqué (Vichy avait tué le marché noir, disait-on!), était ramené par Gaspard à huit francs pour les besoins de la cause...

Mais ouat! le vilain monsieur, un instant encore amorcé par une si belle opération, abandonne une fois de plus sa première idée, et, fidèle au règlement et à la consigne, reste, têtue comme une pioche, à son poste de Cerbère inébranlable...

Et les heures passent, le danger va croissant pour les camarades, convoités par la Gestapo...

Cependant, Laurent est revenu avec trois costumes grande taille (heureusement, les gars du corps franc sont pour la plupart de la grande espèce: en dehors de Buron, 1 m. 84, et Zoro, 1 m. 90, eux-mêmes en prison, Laurent a 1 m. 84, Irma 1 m. 82, Gaspard 1 m. 80, et Jean également, Adé-mai 1 m. 84, et Robert, Léger, Tarzan, Marcel, les suivent de bien près...).

Quinze jours ont ainsi passé depuis l'arrestation... Gaspard et Prince font le point: « Nous avons, disent-ils, en mains:

« 1° Un faux mandat d'extradition avec tampon officiel;

« 2° Une fausse note de l'intendant Mayade, rendant plausible ce mandat, malgré les précédentes instructions contraires;

« 3° Une fausse lettre de service en bonne et due forme de la brigade de gendarmerie;

« 4° De quoi équiper trois pseudo-gendarmes, le quatrième devant être un « pour de bon » qui a promis à Laurent son concours;

« 5° Un employé dans la prison qui, en cas d'absence de Bertholon, accepterait (il le faudra bien!), de juger les papiers suffisants et de ne pas téléphoner au cabinet du juge d'instruction...

« Par contre, nous n'avons pas réussi à éloigner Bertholon, et par lui, tout peut échouer après une bagarre sanglante! Mais si nous attendons encore, nous courons les plus grands risques de voir tomber nos amis aux mains de la Gestapo! »

C'est alors que Gaspard décide d'agir dès le surlendemain... « Il

faut accepter l'idée d'une possibilité d'échec, mais, après tout, nous avons cinq points sérieux pour nous, et... qui sait... Bertholon peut se laisser prendre au piège? »

La dernière journée de préparatifs est fébrile. Il faut décider qui seront, en dehors du vrai gendarme (Cancy, de Lezoux), les faux gendarmes de l'expédition: tout le monde est volontaire, bien sûr! Mais il n'y a que trois places: Gaspard et Prince dirigeront l'expédition, « mais ce serait une faute, dit Laurent, que, connus comme ils le sont à Clermont, ils entrent à la prison déguisés en gendarmes ». Sans doute, lui, Laurent, a bien aussi sa photo dans toutes les gendarmeries de France et de Navarre, sans doute aussi sa tête est-elle mise à prix par la Gestapo, mais il a moins de chance pourtant d'être reconnu, et puis il tient à sortir « son » Dumas, comme Irma tient à sortir « son » Buron, pleurant presque parce que Gaspard lui dit qu'il n'a pas la « touche » d'un gendarme et qu'on va lui préférer Tarzan ou un autre.

Le quatrième, ce sera Jean Taverne, le « gonflé » permanent, déjà tout heureux de la belle aventure, sûr du succès, prêt à tout...

Quels hommes que ces trois gars, Laurent, Irma, Jean, condamnés à mort par l'ennemi, qui vont se jeter dans la gueule du loup, délibérément, à la française, pour sauver leurs trois amis.

Quel plus bel exemple d'esprit de sacrifice, d'héroïsme raisonné, d'enthousiasme et de foi... Ceux qui les ont vus à l'approche de l'action, Laurent, grave, mais prévoyant tout; Irma, la boutade aux lèvres, comme à l'habitude; Jean, inconscient, apparemment, du danger, insouciant et gai... ne peuvent oublier l'admiration qu'ils imposaient alors.

Et voilà que, au soir de ce seizième jour, Gaspard, dans un ultime « coup de chance », trouve... le dernier « tuyau » décisif pour gagner la partie, ou, en tous cas, réduire au minimum les possibilités d'échec.

(A suivre.)



Impr. de La Montagne, 28, rue Morel-Ladeuil, CLERMONT-FD

Le Directeur-Gérant: COULAUDON

CEST un homme qui a purgé l'année même une peine de prison pour gaullisme qui lui apporte ce « tuyau » : — Vous me dites que Bertholon ne s'absente pas et qu'il n'a pas pas voulu « marcher » dans vos « combines », d'accord ! Mais question qu'il ne sorte pas de la prison, alors permettez-moi de vous dire que vous faites erreur... A ma connaissance, il a chaque jour une sortie obligatoire, celle du rapport...

Gaspard saisit l'épaule de son interlocuteur :

— Alors, vite, explique-nous ! — Eh bien ! voilà, c'est bien simple, tous les matins, Bertholon sort de la prison et porte au cabinet du juge d'instruction son rapport de la nuit, en général se traduisant par : « Rien à signaler », ou encore « Un décédé »... (il leur donne tellement à croûter !).

— Et à quelle distance est le cabinet du juge ? questionne Gaspard.

— Oh, c'est à deux pas, il contourne la façade de la prison, tourne à gauche et entre quelques dizaines de mètres plus loin chez le juge, mettons deux à trois minutes... seulement habituellement il blague bien trois à quatre minutes là-bas...

Gaspard calcule :

— Trois et trois six, plus quatre, ça fait dix minutes.

Il réfléchit, puis :

— Connais-tu l'heure de ce rapport ?

— Oui, c'est assez régulier, entre huit heures moins le quart et huit heures le matin...

Gaspard ne tient plus en place.

— Ça y est, nous y sommes, c'est pendant ces dix minutes que l'affaire réussira !

Et ce n'est plus qu'un jeu, toutes les données du problème résolues enfin après des jours et des nuits de réflexion et d'insomnie, que de mettre au point les dernières dispositions...

Dès huit heures moins vingt, deux camarades, Barthélémy et René, cousin de Dumas, se tien-

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'AUVERGNE

Chapitre VIII

La sensationnelle évasion de la prison de Clermont

dront à l'angle de la prison opposé à la direction « cabinet du juge »... Dès qu'ils verront sortir Bertholon de la prison, ils feront un signe convenu aux quatre gendarmes qui seront eux-mêmes en train de discuter dans une petite ruelle à proximité... Ceux-là viendront alors en vitesse, et, à l'instant où Bertholon disparaîtra au tournant, coucou ! ils se présenteront dignement à la grille de la prison...

Il faut à tout prix que, dans les dix minutes qui suivront, les papiers soient présentés, les détenus appelés par le greffier, sortis de leurs cellules, amenés aux gendarmes, et que ceux-ci les emmènent bien vite avant que Bertholon ne revienne, car cette vieille ficelle ne serait certainement pas dupe...

Mais voici Laurent qui apporte une information nouvelle, celle-là moins bonne ! « Cancy, le vrai gendarme, ne pourra venir demain, il est de garde à la Préfecture depuis ce matin... ».

— Et alors ? grogne Gaspard. Il a au contraire là un magnifique alibi ! Il s'absentera dix minutes ou un quart d'heure de son poste, un collègue le remplacera bien... et lui-même rentrera vite aussitôt le coup réussi !

Et il conclut :

— Envoie-le moi que je lui explique...

Bref, le soir à la tombée de la nuit, tous sont rassemblés, Prince Laurent, Irma, Jean, Cancy, Laforge, Cheminant, Barthélémy

René (cousin de Dumas), autour de Gaspard...

Chacun reçoit les dernières instructions... Les papiers vérifiés une dernière fois sont relus et commentés. La reconstitution anticipée et minutée de l'évasion est expliquée telle qu'il faut qu'elle se déroule le lendemain matin, entre huit heures moins le quart et huit heures...

Le costume de gendarme sera revêtu par les gars chez Laforge, à sept heures et demie au plus tard... Ensuite deux voitures monteront à proximité de la prison ; celle des quatre gendarmes et celle de Gaspard et Prince, l'une côté Cathédrale, l'autre, celle de Prince, rue Pascal, à 50 mètres de la prison.

Le rôle de René et Barthélémy est rappelé, celui des gendarmes précisé sur plan ; Cancy présentera les faux papiers au portier puis au greffier...

Pendant ce temps, Prince et Gaspard, bombes en main, guetteront, et, au premier coup de feu, attaqueront en tentant de faire sauter la porte d'entrée... mais cette hypothèse apparaît grave, car, si cela arrivait, il serait à craindre un échec, et... quelques camarades sans doute tomberaient dans la bagarre...

Mais Gaspard martelle en frappant sur la table : « L'affaire est réussie, ne vous inquiétez pas, nous avons maintenant tous les atouts en mains et seul un miracle pourrait nous faire échouer ! ».

Comme un manager à la veille d'une grande épreuve, il insuffle à ses hommes la certitude qu'il a déjà en lui : la réussite n'est pas, ne peut pas être douteuse...

Et il suffit de regarder, un à un les camarades pour lire, dans leurs yeux, l'enthousiasme qui les anime tous quelques heures avant l'opération, avant le succès.

Après une nuit où tous, enfiévrés par l'approche de la tentative, ont eu un sommeil un peu troublé, le lendemain arrive : il est sept heures et demie, chez Laforge, rue des Salins, Gaspard et Prince, arrivés les premiers, ronchonnent déjà après les autres, toujours en retard... Et puis, les voilà ! Laurent, Jean et Irma, un sac sur les épaules de ce dernier, viennent rejoindre leurs chefs, et Cancy, déjà arrivé, précis comme un excellent gendarme qu'il est !...

— Allons, allons, pressons, pressons... Dans dix minutes, tout le monde habillé et équipé, l'heure n'est plus à faire des discours, dit Gaspard aux amis qui s'admirent dans la glace en ponctuant cet examen de bouts de phrase, tels que : « Ce que je suis réussi là-dedans », ou encore : « Mince alors, me voilà en filic, j'aurais autant aimé en curé... ».

Irma surtout flâne, à son habitude, tandis que Gaspard remet à Laurent et Cancy les « papiers » qui vont faire ouvrir toutes grandes (hum ?), les portes de la prison...

Et le chef du corps franc, que l'heure inquiète, finit par mettre tout le monde dehors avant qu'ils n'aient eu le temps de finir d'ajuster leurs ceinturons ou de mettre d'aplomb leurs képis...

Tous courent aux voitures en se boutonnant, le képi de guingois, le mousqueton à la traîne, sous les yeux éberlués des passants matinaux de ce quartier paisible qui doivent se dire : « Ça y est, il y a eu perquisition chez Coulon, sans aucun doute... Depuis le temps qu'il recevait les terroristes, il n'y a rien d'étonnant... ».

Et les deux voitures montent vers la prison, l'une d'où descendent quatre gendarmes impeccables et enfin harnachés dans les règles, s'arrêtant entre la mairie et la cathédrale...

L'autre emmenant Gaspard et Prince, vers la rue Pascal, où elle stoppe, bien près de la prison, dans cette rue tortueuse où Prince la range bien à gauche, dans le sens autorisé, c'est-à-dire en remontant...

Quelques minutes d'attente, et déjà le programme se déroule comme convenu : huit heures moins le quart, Bertholon sort, cahier sous le bras... René et Barthélémy font signe à Laurent, Jean, Irma et Cancy, qui bondissent, sonnent à l'entrée, sont introduits : c'est là que se joue la grande partie, derrière la porte refermée...

René et Barthélémy ont abandonné leur guet, descendent, trouvent Gaspard, lui soufflant : « Ils sont entrés, Bertholon est sorti », et s'éloignent... A ce moment, voilà qu'une ambulance de la Croix-Rouge américaine conduite par une femme (ah ! là, là ! les femmes ! grommelle Prince !), vient, dans le sens interdit se bloquer contre la voiture de nos deux amis... ne pouvant plus avancer ni reculer !

Impr. de La Montagne, 28, rue Morel-Ladecull, CLERMONT-FD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON



Photo et cliché Léon Gendre.
LAURENT

La joie de l'évasion réussie ne devait pas faire oublier aux amis du corps-franc le travail qu'il restait à accomplir avant le débarquement...

Nous étions en octobre 43, et les bruits se précisaient d'une tentative franco-anglaise pour le mois suivant...

Depuis un an, Gaspard et ses camarades, tout en multipliant les coups de main, les attaques sur l'ennemi, la récupération des armes, du matériel et des équipements, les parachutages, n'avaient eu garde de négliger le problème des effectifs et de leur organisation.

Qu'elle était déjà loin, la première veillée de la chaumière de Lospinasse, où Gaspard, Laurent, Dumas, échappés de justesse à la Gestapo, jouaient mélancoliquement au « poker à clous » !...

Maintenant, ce n'étaient plus trois hommes que comptait le maquis d'Auvergne. Des centaines et des centaines de jeunes, échappant au travail en Allemagne (dont on sait maintenant ce qu'il a été !...), étaient dirigés sur les maquis de nos montagnes.

En cet automne 43, Prince, le quatrième « mousquetaire », qui avait hérité de ce « fonds », comme disait le regretté Jean-Pierre, nourrissait, habillait et armait près de deux mille gars répartis sur une cinquantaine de maquis, dont la plus grande partie dans le Puy-de-Dôme.

La gestion administrative et financière (on commençait de recevoir des fonds d'Angleterre), était assurée, en plein Clermont,

par Monique (Gabriel Montpied), dont les convoyeurs héroïques « montaient » les jeunes aux maquis, travail combien périlleux ! Car on était à la merci d'une brebis galeuse s'introduisant dans l'organisation et se faisant, comme ce fut le cas du sinistre Mathieu (1), le pourvoyeur de la Gestapo.

Gloire à ces héros obscurs, gloire aussi à ceux qui, dans les maquis, recevaient tous ces jeunes, leur communiquaient la confiance, le moral, et en faisaient bien vite les membres disciplinés d'une petite armée de partisans prêts à l'ultime sacrifice pour la libération de leur pays.

Nous pensons à Jean-Pierre, de Besse ; Duranton (Pireyre), de Gelles ; à Paul Roche, de Saint-Gervais ; à Barbouillé (Lépine), de Montluçon ; à Villechenon, de Cosne ; à Luc, de Chapdes-Beaufort ; à Dutour, de Sauxillanges ; à Lucien Blanchet, de Saint-Ours ; à Charbonnier, de Giat ; au docteur Mabrut, de Bourg-Lastic ; à Lépine, de Massiac ; à Licheron, d'Ambert ; à Chauny, d'Augerolles, et combien d'autres...

:: ::

Au printemps de 1943, on n'avait guère compté sur les « sédentaires », c'est-à-dire sur les résistants qui n'avaient pas été obligés de prendre le maquis, et dont on pensait que, le jour du débarquement, ils ne pourraient mieux faire que la prise du pouvoir, le maintien de l'ordre, le contrôle des postes, gares, etc...

Mais les admirables et répétées actions du prestigieux corps-franc devaient en décider autrement. En effet, Darnand, Laval, Gessler lui-même, grand chef de la Gestapo en zone sud, tremblaient de peur devant les exploits de Gaspard et de ses hommes.

Et ceux-ci, les narguant, contaient, au cours de leurs randonnées, à leurs amis sédentaires, le détail de leurs équipées. Mieux,

(1) Mathieu, qui vendit tant de patriotes, a été fusillé depuis la Libération par un peloton d'exécution exclusivement composé des anciens du corps-franc d'Auvergne et dirigé par le colonel Gaspard lui-même.

Gaspard « sortait » un journal clandestin, « Le Mur d'Auvergne », qui, tirant à mille exemplaires, résumait mensuellement les actions réalisées !



PRINCE



Photo et cliché Léon Gendre.
BENEVOL

Et chacun, dans les villes et dans les campagnes, d'applaudir aux succès de nos hommes, de se gausser de la colère vichyssoise, et, peu à peu, de... se piquer d'amour-propre pour être admis (au moins une fois !), à une « sortie » périlleuse du corps-franc.

L'exemple portait ses fruits. Un peu partout des hommes, au contact des pionniers, arrivaient à acquiescer à leur tour l'expérience, le sang-froid et l'enthousiasme de ceux qui ne pensaient jamais à l'échec.

Gaspard prospectait. Le Puy-de-Dôme s'organisait insensiblement.

:: ::

Et en octobre 43, ce département se répartissait en zones ou sous-arrondissements, représentant un effectif total pour les mouvements unis de résistance (ou M.L.N.), de 9.700 hommes.

Les plus fortes de ces zones étaient naturellement celles dont les centres étaient les villes importantes.

Clermont était dirigé par Serge (Nestor Perret), pour l'ensemble des cantons. Il avait comme collaborateurs Duchêne (Jean Curabet), Grand, Touche, Vernet, Godard, de Gerzat ; Cristal, Jouanneau, Peyrin, Madeleine (Guitard), Noël, Octave (Ollier). Plus tard, après la mort de Serge, Montpied, qui déjà avait dirigé l'organisation des usines, le remplaçait avant d'être lui-même obligé de prendre le large, au lendemain de l'arrestation de Touche par la Gestapo.

Le noyautage des administrations était surveillé par Henry Ingrand (Mazières), chef régional d'action politique ; par Jean Rochon (Berger), Jean-Gabriel Aulfavre (Carlos), Mourguès, LA grier, tandis que Pontcarra, Christophe, Godard, traitaient l'ensemble des questions militaires (A.S.).

Riom, depuis le départ au maquis de Menut (Bénévol), était dirigé par Virlogeux, assisté des Pérol, Henri Goudier, Laborier, De-



Photo et cliché Léon Gendre.
DUMAS

bas, Passemard, Marconnet, Labrousse... Hélas, cette ville devait être fort éprouvée au printemps suivant en perdant ses meilleurs hommes, en même temps que Volvic perdait ses chefs : Paul Berre, Flambard, Abel, Milamo...

Les cantons de l'arrondissement de Riom, organisés par le fougueux Bénévol, avaient des effectifs importants. Dans la montagne, le sous-arrondissement de St-Gervais avait en Paul Roche un jeune chef de très haute qualité, intelligent, discret, excellent administrateur. Il était secondé à Menat par Raffin (Georges Raphanel), vieux camarade de Gaspard ; à Montaigut, par Lecomte (Jeanbrun) ; à Pionsat, par Mirabeau (Camille Vacant), magnifique animateur.

Le sous-arrondissement de Pontgibaud ne lui cédait en rien. Sous l'impulsion de Suquet (Fourche), et du regretté Bernard (Lucien Blanchet), de nombreux éléments d'élite avaient affirmés leur désir de servir ; Charbonnier et Picard, à Pontaumur ; Leroy et Mornac (Aimé Coulaudon, frère de Gaspard), Pontgibaud ; Roubille, André Blanchet, Triphon, à Manzat ; Morel, aux Ancizes.

Ce fut une zone particulièrement agitée l'année suivante, et nous aurons à reparler des combats de juillet 44, menés par Suquet et Mornac, et au cours desquels Lucien Blanchet fut tué.

(A suivre.)

(Suite)

UNE troisième zone fort active était, dans la plaine celle-là, celle de Randan, dirigée avec tant de cran par le jeune Marcel Fontaine. Elle comprenait les cantons de Randan, Ennezat, dont les chefs étaient Séguin (déporté) et Martin d'Entraigues, et le canton de Maringues, moins propice à la propagande, mais où Maurice Vacher avait fait un excellent travail avant de tomber à son tour aux mains de la Gestapo. Marcel Fontaine fut pris et fusillé comme Barjettas, comme bien d'autres auxquels il faudra plus loin consacrer des pages, tant leur héroïsme et leur esprit de sacrifice furent grands, tant leur mort doit rester un exemple pour ceux qui seraient tentés de les oublier.

Le sous-arrondissement d'Aigueperse était mené par « Montpensier » (Favier) et paya cher, lui aussi, son tribut à la Résistance. Les cantons de Combronde, avec Livebardon, de Gannat et d'Ebreuil lui étaient rattachés.

Si, dans cette énumération un peu trop sèche et aride, mais nécessaire pour la clarté de l'action future, nous nous tournons vers le sous-arrondissement de Thiers, il faut citer, après le nom du si sympathique et dévoué « Maréchal » (Henry Chauny), ceux des responsables des cantons de Saint-Rémy: Celle; de Châteldon: Dassaud et Gouillardon, ardents républicains; de Courpière: Bonhomme; de Noirétable: Petit, tous eux-mêmes secondés par des patriotes dont les noms reviendront au cours de ce récit. La montagne de Thiers tenait, on le voit, sa bonne place dans la lutte entreprise contre l'envahisseur.

Et Ambert? Licheron, dit « Lachal » (astuce!) arrêté puis relâché par la Gestapo, avait fait un travail patient et intelligent

qui devait s'avérer fructueux plus tard, lorsque, cherchant des zones calmes après les tornades de mai à juillet 1944, y remontèrent des



Paul BERRE

compagnies du Cantal, prenant position pour la guérilla finale. Licheron avait été fort bien secondé par Ricci, aujourd'hui sous-préfet, par Voilhes, Duvert et, dans les cantons, par les Dubourgnoix, Roussel, Ducher, Camus, Bœuf,

Portebois, Pillère et beaucoup d'autres encore...

Venons-en au sous-arrondissement d'Issoire, immense et très actif. « César » (Giraud) en était le responsable et il sut s'entourer d'éléments de valeur: Soulier et Balansa de Besse, Vallon de Compains, Giron et Denis d'Ardes, Mignot, Roucher de Champeix, Terrasse de Saurier, Abel Gauthier d'Orbeil, Védrine et Béraud d'Issoire, Sauvestre de Latour, Papon et Belphegor de Tauves, Dutour, Delort de Sauxillanges, Vizade de Brassac, Fournier, Arboua de Cou-des, etc...

Ce fut une zone tourmentée, où rafles et guérillas se poursuivirent jusqu'au bout, jusqu'à la victoire.

De même que le sous-arrondissement de Clermont: Billom, dirigé par Pommier, puis par Cohalion et Potier; St-Lier par le vaillant « Antoine » (Alizon); Vic-le-Comte par « Lamy » (Lucien Jarrige) et « Michel » (Couturier); enfin Pont-du-Château avec Bardot et le docteur Besserve; Vertaizon avec Farnoux; Joze avec le docteur et Mme Joubert, « Laforge » (Roger Coulon)... Nous en oublions, cela est évident, et des meilleurs... Mais nous les retrouverons au cours de leurs actions et leurs exploits.

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre IX

Recrutement et organisation

Nous avons gardé pour terminer la zone Clermont-Montagne de Bourg-Lastic, où le « Tonton » Mabrut écrivit une des plus belles



Jean TAVERT

pages de la Résistance d'Auvergne... Région, hélas! endeuillée, comme toutes celles où l'action des patriotes permit la libération du pays, mais combien glorieuse par ses sacrifices...

Billom, Riom, Bourg-Lastic, Ran-

dan, Volvic, Pontgibaud, bourgades tranquilles, populations paisibles, vous avez connu les journées sanglantes imposées par les hordes nazies et leurs valets de Vichy... Mais soyez fiers: grâce à vos enfants, à leurs sacrifices, la liberté a été reconquise, la civilisation a triomphé...

Tous ces sous-arrondissements ont constitué, avec ceux du Cantal, de Mauriac, Murat, Chaudesaignes, Condat, Aurillac; ceux de l'Allier, de Montluçon, Cosne, Moulins, Vichy, Montmarault; et ceux de la Hte-Loire, de Brioude, d'Yssingeaux, de Langeac, du Puy, de la Chaise-Dieu, — les futures zones de guérilla qui, de juin à août 1944, devaient faire un si magnifique travail!

Gaspard avait conclu, nous l'avons dit plus haut, un accord avec le Colonel Garcie qui, après la mort du Colonel Boutet et du Commandant Madeline, avait conservé un étroit contact avec les Mouvements Unis de Résistance.

C'est sur la base de cet accord que le Colonel Garcie affecta à chaque sous-arrondissement un chef militaire susceptible, le jour « J », de diriger les opérations militaires des zones.

Et c'est ainsi que des officiers dévoués de l'armée régulière venaient donner, par leur présence, un caractère d'union qui était nécessaire entre la masse, d'une part, et l'organisation militaire, d'autre part...

Le Colonel Mondange, à Billom, puis les Commandants Naudy et Lavenue, aux côtés d'Albert à Aulnat, le lieutenant Eyrulin au Mont-Dore, et les fidèles sous-officiers du Colonel Garcie, les Henry, Kerviel, Simon, Bertrand, Lamolette, Sirac devaient se montrer d'excellents chefs l'année suivante et eurent le mérite de répondre les premiers à l'appel de la Résistance.

LE premier corps-franc d'Auvergne groupé autour d'une table boiteuse, dans la chaumière de Lespinasse, qui devait être attaquée et détruite par les S.S. quelques mois plus tard, attend l'heure de l'action. Dehors, le vent glacé siffle dans la forêt de Louchadière, les chiens hurlent lugubrement. Comme d'habitude, Irma, Buron, Tarzan et Goliath pétrissent l'explosif qui va être employé tout à l'heure.

Gaspard prépare de son côté la mise en scène avec Dumas et Suquet. Cette fois, il y a encore une belle affaire à réaliser, mais non sans risques... Jugeons-en : les aciéries des Ancizes, dont l'activité déjà réduite à deux reprises par des sabotages partiels, a repris de plus belle la fabrication d'acier spécial qu'elle rête seule à produire en France, et qui est si précieux pour l'aviation allemande. Le programme de fabrication vient d'être fixé à 3.000 tonnes pour ce mois de décembre 1943.

Les ordres de Londres sont formels : arrêter coûte que coûte tout sortie d'acier.

De son côté, l'usine, sous la pression allemande, a établi un service de garde sérieux : une vingtaine d'hommes venus de Gennevilliers (pour éviter toute compromission avec les membres locaux de la Résistance), viennent d'être mis en place. Une dizaine d'entre eux reste en permanence de garde auprès des points vitaux de l'usine, en particulier du château d'eau.

Or, c'est précisément ce point qui a été choisi par nos hommes, après enquête auprès des techniciens pour être détruit en même temps que les stations de pompage d'eau. Ce serait un coup de maître... fait 20° au-dessous de zéro, la reconstruction immédiate serait impossible. Oui, mais... le poste de garde principal est à 30 mètres du château d'eau... Nous risquons une bagarre et des pertes, qu'il faudrait éviter dans ce corps-franc d'élite.

L'idée vient à Gaspard que

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'AUVERGNE

Chapitre X

Descente de police aux Ancizes

nous avons là-haut, dans la grange, cachés dans le foin, les uniformes de six G.M.R. qu'Adémaï, future victime de la Gestapo, a déshabillés à Vertaizon. Comme on le sait, ce jour-là, 30 tonnes d'habilllements ont été enlevées à la police de Vichy, et passés à travers les barrages allemands par nos équipes de Billom et une partie de notre corps-franc. Adémaï a laissé, tout pantois, nos six G.M.R. au pied de leur lit, au garde-à-vous et... en caleçons courts, et il a rapporté en trophée les équipements et les armes de ces vaillants soldats de Darnand.

Voilà bien ce qu'il nous fallait ! Vite, les costumes, les bottes, les casques sont sortis de leur cachette... quatre gars vont les revêtir : Méphisto, Abel, Franck, Marcel. Ils sont vraiment méconnaissables maintenant, très réussis, avec leurs casques dans les yeux et leurs buffleteries bien astiquées. Pas de cartouches pour les mousquetons ? Tant pis, ça fera toujours impression... N'oublions pas le Colt 11,25 ni les grenades...

Et minuit sonne... Allons-y, il faut être là-bas avant une heure du matin. Le froid est intense... Il faut aller chercher les voitures dans le château, où la boue glacée a tracé de profondes ornières. Les chiens du hameau redoublent leurs aboiements, auxquels répond ceux de notre valeureux Tommy, qui accompagne ses maîtres jusqu'à la sortie du bois...

Voici la route, sur laquelle nous

ont été signalées les patrouilles allemandes, vers Le Vauriat et St-Ours. Il convient d'ouvrir les yeux !... Le Vauriat... rien de suspect... puis Le Corail, Chapdes-Beaufort, Les Girauds, L'Etreille... et voici l'usine, dont les cheminées se détachent confusément à droite de la route... Voici les pylônes qu'ont fait sauter il y a peu de temps Irma, Buron, Gaspard et Dumas. Quelle émotion ce jour-là ! la voiture se calant sous la ligne haute tension, quelques secondes avant que celle-ci tombe avec les pylônes ! Il était temps que l'on démarre, péniblement d'ailleurs, pour échapper de justesse au feu d'artifices... Les pylônes ont été remplacés par des poteaux en bois. Mais ce n'est pas le but de l'expédition de ce soir...

Tout le monde descend... Un guide conduira d'abord Irma et Buron, qui iront miner les stations de pompage, avec une heure de retardement. Les stations sont loin du poste de garde. Le travail présente peu de danger. Ensuite, ce sera la dernière tranche du « travail », la destruction du château d'eau, et alors là, tout le monde en piste !

Irma et Buron sont partis avec le fils de La Meuse, dont le rôle, ce soir-là, se limitera à piloter nos hommes, mais qui, plus tard, dans une région voisine, deviendra un remarquable chef de corps-franc.

Pour l'heure, le nôtre, de corps-franc, attend silencieusement le long du mur de l'usine, le retour

de nos deux opérateurs. Quel froid ! Impossible de taper de la semelle, nous sommes à moins de 100 mètres du poste de garde ! Gaspard donne les dernières instructions... Une partie des hommes assurera la protection au moment de la retraite, sous la direction de Dumas et de Suquet : Raimu, Goliath, Tarzan, et quelques autres sont désignés et, l'arme à la main, se plaquent contre le mur, dans l'ombre.

Mais voici les ombres d'Irma et Buron qui surgissent. La première partie du travail est faite, et bien faite... Tout va pour le mieux... Abordons l'action pour le grand « boum » de la soirée ! Gaspard, suivi de Buron, Irma et des quatre pseudo-G.M.R., saute le mur près de la grille donnant sur le chemin de ronde. Chacun tâte son arme, enlève le cran d'arrêt, arme... Cent mètres dans l'obscurité, puis une lumière : là-bas, c'est le poste de garde... Irma et Buron longent le mur en direction du château d'eau, chargés de deux sacs d'explosifs...

Gaspard (chapeau mou, imperméable, lunettes), le pistolet au poing, fait signe aux quatre hommes de le suivre. Ils approchent du poste. Des voix s'élèvent de la petite cambuse, où, contrairement au règlement, se sont réfugiés au moment les gardiens pour s'abriter du froid intense. Mais l'un d'eux a entendu les craquements des pas des nôtres. « Aux armes ! » hurle-t-il, et il bondit au dehors,

suivi des autres gardiens, arme à la main.

Et voilà qu'il se trouve face à Gaspard, derrière lequel luisent casques et mousquetons des « G.M.R. », et qui, froidement, d'une voix tranchante, ordonne : « Ne bougez pas ! Police ! ». Les gardiens, interloqués, hésitent, baissent leurs armes...

— Que faites-vous là, Messieurs ?
— Nous-nous mon-mon-montons la garde, s'enhardit le plus déluré.
— Ah, ah ! ricane Gaspard, vous montiez la garde... en vous chauffant les pieds, sans doute ?...
— C'est que...
— Suffit !

Et Gaspard se retourne :

(A suivre)

TROIS " ARDENTS " ONT ETE ASSASSINES PAR LES ALLEMANDS AU COL DE CEYSSAT

Maquisards, Résistants, Clermontois patriotes, vous assisterez tous à la cérémonie commémorative de l'assassinat de nos trois camarades :

ROUHET André,
WOLFER Marcel,
VILLOINGT Robert,

tombés pour la défense de vos libertés, pour votre libération, pour la France. La pose de la plaque commémorative aura lieu à l'emplacement même où ils ont donné leur vie pour vous, le dimanche 27 mai, à 10 h. 30, au col de Ceyssat.

Le Groupement " Ardent " communiquera en temps voulu, par la voix de la presse, le programme de la cérémonie.

Réservez à ce pèlerinage patriotique votre journée du 27 mai.

Impr. de La Montagne, 25, rue Morel-Ladruil, CLERMONT FD

Le Directeur Gérant : COULAUDON

POUR LES HOMMES DE GARDE

Chanson créée par un métallo
à la suite de cet exploit

Monsieur de Carmo a dit :
N'ayez aucune faiblesse,
Car vous aurez sans merci
Un coup de pied dans les fesses ;
Un grand trait sur votre nom
Vous indiquerait
Que le patron
Ne badine pas
Et vous renvoie
Hors de sa cour
Sans espoir de retour.

Or, trahison, direz-vous,
Mais non, vous êtes fous,
Une simple défaillance
De quelques Farigots
Qui faisaient la danse
Autour d'un cubilot.
Ils n'en sont pas moins puni-sables
Dira le bon de Carmo,
Et je demande pour les coupables
Douze balles dans la peau.

Mais n'ayez pas peur,
Mes braves soldats,
Vous aurez un bon défenseur,
En la personne de Pilloy.
Il défendra votre honneur
Et il ira s'il le faut
Trouver le Procureur
Et lui portera un cadeau.
Il est votre maître,
Et pas comme de Carmo
A qui il faut reconnaître
Que l'intelligence fait défaut.

Dormez en paix,
Braves gardiens vigilants,
Vous êtes de Gennevilliers :
Votre casier restera blanc.
Si vous étiez Auvergnats,
Ca ne serait pas pareil,
On ne se gênerait pas
Pour vous tirer les oreilles.
Mais vous êtes les chouchoux
Les peti's anges du bon Dieu,
Et l'on évite avant tout,
De faire pleurer vos beaux yeux.

Mais n'en soyez pas trop fiers,
Soldats de Clichy ou de Grenelle,
Du groupe Veber, René ou Grindel ;
Nous reviendrons vous voir.
Et puisque vous êtes si têtus,
Un beau soir vous serez pendus.
Jusqu'à présent vous étiez pardonnables,
Aussi n'avons-nous fait
Aucune chose regrettable,
Et tout s'est bien passé.

Mais nous voilà en récidive,
Soyez certains, ma foi,
Que quoi qu'il arrive,
Personne ne vous plaindra.

CEUX DE LA RESISTANCE.

HISTOIRE DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre X

Descente de police aux Ancizes

(Suite)

Et Gaspard se retourne :

— A-t-on prévenu le directeur ?

— Oui, monsieur le commissaire, répond Méphisto, très sérieux, il va venir...

— Très bien, nous allons vous demander de vous expliquer devant lui tout à l'heure. Et d'abord, sortez tous...

Gaspard dispose face à lui, et... le dos tourné au château d'eau, les huit grands gaillards, dont le nègre, qui lui avaient été donnés comme des « terreurs » et, pour permettre à Irma et Buron, dont les silhouettes se profilent déjà à 30 mètres de là, au pied du château d'eau, de faire convenablement leur travail, le chef du corps-franc entame une « bavette » qu'il va falloir prolonger dix bonnes minutes...

— Quelles sont vos consignes, courageux gardiens, qui préférez vous chauffer que garder l'usine ?

— Nous devons faire des rondes tous les quarts d'heure, monsieur le co-co, monsieur le commissaire, déclare le « dur des dur » dans un souffle.

— Vous a-t-on donné la raison de cette garde ?

— Oh ! oui, monsieur le commissaire... EMPECHER LES TERRORISTES DE FAIRE SAUTER L'USINE !

— Oui, je vois ! Nous pouvons avoir confiance, à Vichy, devant de tels gardiens, dit Gaspard d'un air méprisant... Et vous n'avez pas honte d'oublier ainsi les consignes ?

— Oh ! monsieur le commissaire,

re, avec ce froid, les terroristes ne viendront pas cette nuit.

— Suffit ! coupe Gaspard... montrez-moi vos armes...

Les gardiens tendent timidement leurs pistolets bien graissés : 7,65 et 9 m/m. Gaspard hausse les épaules et, rendant les armes, enchaîne (il faut les tenir un moment encore !).

— Et en cas de bombardement, quelles sont vos consignes ?

C'est le nègre qui répond :

— Plou que jamais, restons à notre poste, mossieu le commissaire !

— Très bien, ça, je vois que vous êtes des garçons intelligents, ponctue Gaspard. Et, regardant sa montre :

— Vraiment le directeur exagère, il est, comme les gardiens, bien peu respectueux des instructions... Voyons (Gaspard s'est aperçu que le nègre lance des regards indiscrets du côté où Irma et Buron, terminant leur travail, s'en vont à pas de loup... Ce n'est plus le moment de trainer : trois minutes de retardement !), conduis-nous à la villa du directeur, lui dit-il, d'un ton qui n'admet pas de réplique... Et vous, donnez-moi vos pistolets, demain vous aurez des mitraillettes !

— Oh ! monsieur le commissaire, alors avec ça, les terroristes pourront y venir ! dit fièrement un des « durs » de Gennevilliers.

— Rentrez tous dans la cabane et ne bougez pas, nous revenons avec le directeur !

— Bien, monsieur le commissaire !

Les cinq s'éloignent, conduits par le nègre, et, arrivés à la grille, celui-ci devient blanc terreux. Gaspard lui a mis le pistolet sur la poitrine : « F... le camp par là-bas, les amis vont sauter, si tu essayes de les prévenir, tu es un homme mort ! ».

Le nègre file, la tête rentrée dans les épaules... Les cinq rejoignent à peine Irma et Buron de l'autre côté du mur, qu'une formidable explosion retentit : le château d'eau s'est écroulé... Une trombe d'eau entraîne derrière elle moëllons, sable, gravier, et — dira un ouvrier le lendemain — submerge le poste de garde où les vaillants gardiens, aveuglés, dans la boue jusqu'aux genoux, se débattaient avec désespoir, sans pouvoir réaliser (ont-ils compris maintenant ?) que ce commissaire distingué et autoritaire, et ces G.M.R. impeccables peuvent être les responsables de cette destruction réalisée à leur nez et à leur barbe !

Les tractions, sans souci du bruit maintenant, ronronnent joyeusement en direction de la chaumière de Lespinasse, où, jusqu'au jour (il en est bien près maintenant), un petit « quatre-heures » préparé par les maîtres Vatel et Marcel, retapera le corps-franc de cette nuit d'action faisant suite à tant d'autres...

L'usine sera immobilisée près d'un mois... 3.000 tonnes d'acier enlevées aux boches ! Et, le lendemain, une chanson sera aux lèvres de tous les métallos de l'usine, à la gloire des terroristes et à la déconfiture de M. de Carmo, chef des gardiens mercenaires.

SOIR d'hiver, cinq heures passées, la nuit tombe...

Le premier corps franc d'Auvergne est, ce soir-là, installé dans un château, non loin de Billom. Dans la grande cuisine dallée, face à l'âtre rougeoyant, Gaspard examine les derniers rapports d'un agent de renseignements de Royat. Irma et Buron, dans un coin, pétrissent le « plastique », ce terrible explosif que les Anglais nous parachutent. Les deux rois de l'explosion s'appliquent particulièrement à confectionner une boule d'environ dix kilos, et, aux sourires entendus que les deux compères se lancent, il ne fait aucun doute pour aucun de leurs compagnons que le « boum » préparé ne sera encore une fois sensationnel...

Près d'eux, Tarzan, Raimu, Laforge, Vatel, font une belote acharnée; Prince « rougne » après le chien Tommy, magnifique chien-loup, qui lui donne des puces. Dehors, Dumas bricole le carburateur de sa traction. Dumas est un as de la mécanique et n'est jamais content de ses voitures!

Gaspard termine de lire le rapport, et :

— Quelle heure est-il ?

— Six heures moins cinq, répond Cristal qui regarde jouer les beloteurs.

— Y a-t-il une voiture qui marche ?

— Au quart de poil, dit Dumas qui rentre, les mains pleines de cambouis et l'air satisfait.

— La bombe est prête ?

Sans répondre, Irma lance à la volée le dangereux objet à son compagnon Buron, qui l'attrape et le lui relance à la manière d'un ballon de rugby.

— Parfait, nous allons partir tout de suite. Voici les derniers tuyaux. Le poste émetteur de la Gestapo est là, dans une camionnette. A côté, dans une grande remorque automobile, le poste récepteur centralisant tous les renseignements et permettant le repé-

rage de nos propres émetteurs. Les deux véhicules sont en contrebas du chemin du « Paradis » de Royat, sur une plateforme, à dix mètres de la villa habitée par les Allemands. La bombe sera jetée directement du chemin sur les véhicules, avec un retardement de quinze secondes. Préparez le cordon. Les sentinelles allemandes ne prennent la garde qu'à 19 heures, aux deux issues du chemin. Il est 6 heures. Nous avons une demi-heure pour franchir 30 kilomètres. Vous êtes d'accord ?

— Et comment !

Voilà une belle affaire, pleine de risques, téméraire, mais si grosse de conséquences pour notre sécurité future.

Dumas, Gaspard, Irma et Buron prennent leurs armes, grenades, mitraillettes, Thomson, Colt, et en route...

Une deuxième voiture partira quelques minutes plus tard, conduite par Prince, Laforge, Tarzan et deux autres collègues. Mission : protection à la sortie de Royat, en cas de poursuite. Ils attendront au parc Bargoin.

Six heures et demie, traversée de Clermont à toute allure, avenue de Royat, on approche de l'objectif... Royat. Tout semble calme en ce soir d'hiver... Les mains caressent nerveusement les crosses des Thomson... Buron tient son engin

qui lui remplit les deux mains... Il plaisante :

— Heureusement que je suis un as du lancement du poids !

Et voici le chemin du « Paradis » (ou de l'enfer, si ça se trouve, grogne Irma). Pas d'hésitation, il faut y aller... et Dumas engage la voiture dans cet étroit chemin obscur. Il met les phares en code, ce qui éclaire quarante mètres devant.

Un virage, puis un deuxième... Calamité ! Les sentinelles allemandes sont là devant nos hommes, barant le chemin, le fusil menaçant... Impossible de rebrousser ! Le chemin est trop étroit. Et la circulation est interdite de jour ; à plus forte raison de nuit.

— Que faire ?... souffle Dumas.

— Continue doucement, répond Gaspard, et l'idée lui vient à point, comme il le fallait. Il baisse la vitre de la portière, sort la tête, prend un air qu'il veut désinvolte et rogue...

Un soldat allemand barre résolument la route, prêt à tirer. Gaspard sort la main, fait un impeccable salut hitlérien, grommelant « Gestapo ». Le soldat, ô miracle, s'écarte : cette traction monte sans doute, comme chaque jour, les vrais de la Gestapo, à la villa de la radio... Les quatre compagnons, qui ont eu la petite secousse des moments durs à passer, ne peuvent s'empêcher de rigoler doucement :

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XI

Bombe au Paradis de Royat

— Alors, là vraiment, ce coup-là, ça dépasse les bornes !

Mais Gaspard objecte :

— Ne nous réjouissons pas, puisque les sentinelles sont à l'entrée du chemin, elles doivent être là-haut à la sortie, à quelques trente mètres de l'objectif ; le coup va-t-il être possible ?

Un court moment d'hésitation, et puis :

— On est en chance, allons-y, à Dieu vat ! Et d'ailleurs le mieux est de monter d'abord jusqu'au bout et, ensuite, on reviendra s'il le faut à reculons...

Ainsi est fait... Là haut, chance nouvelle. Plus rien ne les étonne. Pas de sentinelles ! Et allez donc, en arrière. Quarante mètres moteur coupé et sans phares... Gaspard a pris le volant, Dumas et Irma les Thomson... Là, nous y sommes... En contrebas de la route, les silhouettes noires de la ville et des véhicules se devinent. Pas un bruit, personne ne bouge... Doucement, Buron entrouvre la portière, Irma allume le cordon lent. A peine quinze secondes vont séparer la chute de l'engin de son explosion. Attention, Buron ajuste les objectifs, Gaspard passe la première, prêt à faire bondir en avant la traction. Pourvu qu'elle ne cale pas !

Irma maintient la portière ouverte, cependant que Buron a

lancé la bombe dans le style le plus pur... Et ne voilà-t-il pas qu'Irma lâche la portière avant qu'il n'ait remonté... Emotion... mais non, Buron a réussi à ouvrir et à monter. Démarrage à fond. Dix mètres, vingt mètres, trente mètres... On atteint le sommet de la côte et, avant d'avoir pu prendre la descente sur le versant du Vieux-Royat, une explosion formidable retentit, ébranlant la voiture que Gaspard maintient cependant en ligne...

C'est la descente à tombeau ouvert, puis la grimpe à travers Royat, subitement encombré de curieux et de soldats allemands, qui voient passer en trombe la traction victorieuse, une fois de plus... Au parc Bargoin, Prince « prend la roue », et en route vers Boisséjour, Beaumont, Aubière, Cournoa, Billom...

Entre Boisséjour et Beaumont, les deux véhicules sont pris en chasse par une voiture de police allemande, à laquelle l'explosion a dû donner l'éveil, mais un virage sur les chapeaux des roues, au-dessus de la chapelle de l'Agneau sème les lourdauds tentons.

Une demi-heure plus tard, au château des Salles, le corps franc fête la réussite, en buvant quelques vieilles bouteilles empruntées à la cave d'un collaborateur.

Là-bas, à Royat, les sentinelles doivent payer cher leur naïveté d'avoir laissé libre passage à ces peu ordinaires agents de la Gestapo !

Et, le lendemain matin, les techniciens de la radio allemande, venus pour constater les dégâts, se voient privés d'appareils modernes irremplaçables.

Dorénavant, la garde sera sévère. Qu'importe à nos lascars ? Ils songent déjà à de nouveaux objectifs...

Impr. de La Montagne, 23, rue Morel-Ladruil, CLERMONT-FD
Le Directeur-Gérant : COULAUDON

UN soir d'octobre 1943, Prince et Gaspard rentrent vers le château des Salles. Ils approchent de Billom... Une camionnette les croise, le chauffeur leur fait signe... C'est René Plaloux, un qui n'a pas plaint sa peine depuis le début de la Résistance, et qui les apostrophe, la voix tremblante : « Savez-vous la nouvelle ? » « Serge » est mort !... Torturé et tué par ces salauds !... »

Les deux camarades se regardent, muets de stupeur... Hé quoi ! Nestor Perret est mort ? Lui qui, quelques jours plus tôt, était aux Salles, gentil, si bon camarade, si enthousiaste patriote, et tout heureux de passer quelques heures au maquis à l'occasion du petit festin organisé pour fêter l'évasion de Dumas, Buron et Zoro... Quelle ambiance, ce jour-là ! Atmosphère joyeuse... Prince et Gaspard se remémorent les incidents de la journée : Adémaï, caviste, avait commencé... à goûter les vins de très bonne heure et, s'il avait tenu le coup, il n'en était pas de même de son second, Abel Martinon, fortement ébranlé... Et Goliath le Vosgien disant, avec son accent inénarrable, à la fin du repas :

— Moi, la gnole (et il prononçait : la gnaule), c'est ce que je préfère... Quand je vais voir ma bonne amie, elle m'en paye...

Et, d'un air méprisant :
— Les fâmes ? faut qu'ça crâche !

Il se vantait, le jeune bûcheron, fort comme un cric, mais en temps normal plutôt timide avec le beau sexe... Et Pierre-le-Canadien ! lui aussi était bien content... Il en pleurait en embrassant tout le monde, sauf Irma, qui, déguisée en G.M.R., lui avait fait dans la première surprise, saisir son pistolet, mais avait, fort heureusement, pu le rassurer à temps !

Et le greffier, assis dans la paille à farine ? et Laforge, dont on avait coupé la barbe, et celui-ci, et celui-là ?...

Et Serge, son bras cassé mal guéri, heureux au milieu de ses amis, promettant en partant de venir les rejoindre dès qu'il aurait réglé quelques affaires en cours... Pauvre Serge, tu es le premier mort de l'équipe... Combien d'autres te suivront, hélas !

Prince et Gaspard écoutent

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre XII

SERGE SERA VENGÉ !

d'une oreille attentive le récit de la fin de leur camarade : arrêté chez lui, emmené en voiture, il tente de s'enfuir par deux fois, semble réussir, mais un milicien tire : il est blessé, repris, traîné à la torture...

Et là, héroïquement, il refuse de parler, serrant les dents sous la douleur... Les Boches lui cassent à nouveau son bras à peine resoudé, ils le rouent de coups, le font souffrir dans des raffinements que seuls des sadiques ou des fous peuvent imaginer. Il ne parle pas... Et c'est la mort qui le délivre de ses souffrances... Le chef de la Résistance de la ville de Clermont n'est plus...

Ses amis le pleurent, mais, la mâchoire contractée de fureur, Gaspard résume ce que tous pensent : « Il faut que ça se paye ! Perret est mort, il nous reste à le venger ».

Et, un peu partout, est transmis le mot d'ordre, par lui-même, par Prince, par Bénévol, Dumas ou Laurent...

Venger Nestor Perret... cela est demandé à tous les responsables cantonaux : un milicien a abattu et blessé Serge, abattez les miliciens !... Un boche a torturé notre ami, attaquez les boches partout !

Le sang appelle le sang, la bagarre est déclenchée...

Nous ne dirons pas ici ce que furent, dans le détail, les résultats de cette démonstration punitive, mais ces résultats furent probants et les têtes tombèrent un peu partout...

Les chefs eux-mêmes mirent la main à la pâte, et deux épisodes de cette vendetta du maquis d'Auvergne méritent d'être contés ici, deux épisodes à la gloire de Lau-

rent et Prince, qui en furent, aidés par Cheminant et Adémaï, les héros magnifiques.

C'est vers les Martres-d'Artières, sur la route qui mène de Ront-du-Château à Maringues que se passe, le dimanche suivant, l'audacieuse action réussie par Laurent et Adémaï.

Laurent se rend en voiture à Maringues, où il doit rencontrer Maurice Bayle, le fameux Philippe, chef régional des parachutages, chez l'ami Vacher, chef de la Résistance là-bas, qui, quelques mois plus tard, tombera aux mains des Allemands et sera déporté.

C'est dimanche... Dans la 402 qu'il pilote, Laurent pense à Serge, tandis que, derrière lui, Adémaï, plus insouciant (c'est de son âge), vérifie le chargeur de sa Stein en sifflotant...

Laurent soliloque en lui-même : « Peut-être à Maringues allons-nous trouver du travail, il doit bien y avoir là-bas quelque milicien à punir, et ne parle-t-on pas d'une femme qui travaillerait pour les Allemands ? Je ne serai pas satisfait avant d'avoir moi-même contribué au châtiment des traîtres et des assassins... ».

Adémaï ponctue tout haut la pensée de son patron : « Pourvu qu'on en trouve en chemin, de ces Chleus, je m'en charge ! ».

Et le paysage défile, ce paysage si familier au pauvre Serge qui, chaque semaine, faisait liaison avec Martin à Entraigues, Seguin à Ennezat, Vacher à Maringues...

Soudain, dans une ligne droite, Laurent sursaute : au loin, quatre soldats allemands, fusil à la bretelle, sont arrêtés, semblant attendre... Barrage ? Si oui, il est en-

core possible, comme cela arrive si souvent, de freiner, de virer sur l'aile, pour emprunter quelque petite route ou chemin bien connus de nos hommes.

Mais Laurent n'y a point même songé... Le gibier est là, le chasseur qu'il est en tressaille d'aise... Et il alerte Adémaï : « A toi, petit, prépare une rafale pour ces salauds ! ». Et le voilà, calme comme il l'est dans les grandes occasions, sûr de lui, s'approchant à vitesse normale des boches... Encore deux cents mètres... Les Allemands ont pris leurs armes à la main, malgré l'aspect paisible de la voiture.

Adémaï, flegmatique, dissimulé derrière Laurent, prépare sa mitrailleuse, la braque vers la portière pour « sucrer » les boches au passage.

Et voici nos amis sur l'ennemi... Adémaï se dresse et, penché à la portière, envoie une rafale... ou plutôt ce qu'il voudrait être une rafale.

Malédiction ! trois ou quatre balles seulement sont parties, la mitrailleuse est enrayée ! « Chargeur trop rempli », dira simplement Laurent, crispé au volant, tandis que les Allemands, remis de leur surprise, leur décochent une volée de projectiles...

Mais le virage est là... La 402 file vers Maringues, nos deux lascars vexés et rageant de leur malchance...

Laurent réfléchit en mangeant un morceau avec un agent de liaison du colonel Garcia, le sympathique Féry, futur déporté, lui aussi, victime de la rafle de l'Académie de billard à Clermont.

— C'est trop bête, n'en restons pas là... Changeons de véhicules, et retournons assaisonner ces vilains

oiseaux... Ils ont un officier, en particulier, qui a vraiment une sale tête ! Prenons le cinq tonnes Dodge, il marche à 80, et de l'intérieur il est plus facile de tirer que d'une voiture légère...

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Laurent prend le volant du lourd véhicule, Adémaï se place à l'arrière avec Féry, au poste de combat, sa mitrailleuse dûment vérifiée et essayée cette fois.

Et les voilà partis, comme s'ils allaient à une partie de chasse à la perdrix... Les kilomètres s'accumulent... Pourvu qu'ils retrouvent le gibier... Joze, les Martres-d'Artières...

Et tout à coup, riant comme un gosse qui retrouve un jouet perdu, Laurent crie : « Les voilà, attention, préparez-vous ! ». Il fonce joyeusement, tous ses nerfs tendus pour la réussite...

Les Allemands, des feldgendarmes, sont sur leurs gardes, braquant leurs armes sur le camion, et, devant la vitesse de celui-ci, se rangeant légèrement sur le bas-côté de la route en faisant signe d'arrêter...

Alors Laurent, en un éclair, pense à Serge, à ses tortures, il pense que la mitrailleuse d'Adémaï peut encore s'enrayer... Il pense, ou plutôt, il n'a pas le temps de penser, qu'il veut lui-même venger l'ami, le frère de combat.

Et, sublime, il fonce, fonce sur les fusils braqués... Deux Allemands, prenant peur, sautent dans le fossé... Mais les deux autres, dont l'officier à la gueule de brute, sont happés, entraînés quelques mètres et tués...

Adémaï, surpris de voir une partie des ennemis hors de combat, ajuste les rescapés, et « rran », une rafale qui part bien, celle-là, les couche à terre : un mort foudroyé, l'autre en réchappera, paraît-il !...

Et les camarades de Perret, satisfaits d'avoir porté ce coup à l'ennemi, rentrent à St-Maurice, où ils conteront leur exploit aux amis enthousiastes et brûlant de participer à leur tour à l'action punitive...

Impr. de La Montagne, 28, rue Morel-Ladeuill, CLERMONT-PD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON

P RINCE revient des confins de la Creuse et, de Montluçon, regagne les Salles...

Cheminant, récemment arrivé au maquis après avoir échappé à la Gestapo par miracle, lors de la descente de celle-ci à son garage du boulevard, pilote la traction-avant...

Prince pense à Serge, à d'autres camarades déportés; Cheminant, à sa femme, à sa fille, arrêtées à Orcines en son absence...

Leur voiture a franchi le pont de Menat, et monte les lacets qui dominent la vallée de la Sioule, le Château-Rocher, les gorges... Le soleil brille, et pourtant leur cœur est étreint d'une angoisse terrible. Leur front est plissé par les pensées les plus sombres...

Voici la ligne droite qui mène à Pouzol, puis à Saint-Pardoux... On va pouvoir s'arrêter un instant et se rafraîchir chez Malleret, le garagiste... On vérifiera le niveau d'huile, et on s'informera de la sécurité de la route sur Combronde.

Tiens, une voiture au bout de la ligne droite... Prince, instinctivement, serre la crosse de sa mitraillette... C'est bien une voiture « boche » ! Nos deux amis sont vêtus correctement, la voiture est à peu près propre et apparemment en règle... « Va toujours », dit Prince à Cheminant... Et à soixante à l'heure, ils croisent l'auto allemande qui roule à la même allure...

Prince a eu le temps de lire, sur la plaque de contrôle : « POL. » et, tourné vers Cheminant : « Tu as vu ? hein ? as-tu vu cette équipe de haut-galonnés aux mines rubicondes ?... Ça c'est du gratin, et sans doute gros personnalités de la police allemande, si l'on en juge d'après la plaque ! » — et, ensemble : « On se les offre ? » — « Allez, tourne, rugit Prince, et en chasse ! »

Voilà nos gaillards partis à la poursuite de la voiture ennemie, qui a pris plus de cinq cents mètres d'avance. Prince, hâtivement, vérifie son chargeur, en sort un autre de sa légendaire musette...

Plus que trois cents mètres, plus que deux cents, plus que cent mètres... La descente en lacets approche... « Appuie à fond ! » ordonne Prince, calme, déjà penché à la portière, sa Stein en mains...

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XIII

L'AFFAIRE DU PONT DE MENAT

Et alors qu'il ne se trouve plus qu'à une trentaine de mètres des Allemands, dont l'un a semblé s'apercevoir du danger, il vise froidement, et lâche tout son chargeur... La vitre arrière de la voiture boche vole en éclats, deux têtes s'écroulent... Prince a fait mouche, à ce qu'il paraît !

Il jette son chargeur vide, prend le deuxième et le fixe... Cheminant trépigne et, malgré les conseils de prudence de Prince, il regagne mètre par mètre sur la voiture allemande, dont le chauffeur ne semble pas atteint, non plus que son voisin...

La tentation est trop forte... Cheminant entreprend de doubler, afin de permettre à Prince d'attaquer de flanc... Sans doute, ce sera plus commode, mais... les risques augmentent...

Qu'importe, Prince, de sa portière, presque bord à bord avec la voiture ennemie, tire... Mais l'Allemand voisin du chauffeur, muni lui aussi d'une mitraillette, n'est pas manchot non plus... Et les deux hommes, face à face, luttant pour la vie ou la mort, sont tous les deux touchés, l'Allemand en plein poumon, Prince au bras gauche littéralement haché par une rafale...

Cheminant a fini de doubler et, voyant Prince perdre son sang à flots, accélère pour prendre du champ. Malédiction ! un pneu, percé d'une balle, rend l'âme... Et voici la traction partie dans la périlleuse descente en lacets, avec une roue à plat, et le Boche rescapé suivant à peu de distance avec son funèbre chargement...

Pourtant, Cheminant descend vite... Voilà le Pont de Menat...

Prince souffre... et puis, il faut changer cette roue, sinon elle va les lâcher...

Alors, Prince décide : « Le portail à gauche, il est ouvert, engouffre-toi là-dedans, c'est chez Georges Raphanel, notre chef du canton de Menat... »

Et la voiture stoppe enfin, le pare-brise percé de balles, les banquettes inondées de sang. Prince saute à terre et dit à Cheminant : « Change la roue; moi, je me fais penser ! » Et Mme Raphanel, infirmière improvisée, quitte la veste du blessé, s'emploie à le laver et à le panser, tandis que Georges sort dehors pour parer à toute surprise, lui-même pas bien encore remis de la sienne, comme l'on peut penser...

Mais le voici qui rentre brusquement, la casquette en biais : « Les Boches s'arrêtent là, ils montent l'escalier... Attention, file par derrière, vite, vite ! » Et Prince, oubliant là sa veste ensanglantée, sort dans la cour, alerte Cheminant et ils montent ensemble dans les genêts, derrière la maison... Georges ne leur a dit que ces mots : « Les Boches », les laissant dans l'incertitude quant au nombre des arrivants.

Il ne s'agit en fait que du rescapé et du blessé. Mais après que le premier ait téléphoné de la pièce que vient d'évacuer Prince, — sans, fort heureusement, tant il est affolé, remarquer la veste couverte de sang ! — il ne se passe que quelques minutes avant que le pont de Menat soit couvert de Boches, de Miliciens et de G.M.R...

Comment vont se sortir de ce guépier nos deux compagnons ?

Ils ont, de rocher en rocher, de buisson en buisson, gagné la Sioule et, en aval du pont, assez loin, ont trouvé une barque avec laquelle ils ont franchi la rivière...

Pendant ce temps, les Allemands, dont le P.C. semble devoir rester la demeure de Raphanel, ont demandé dans tout le village : « Avez-vous vu passer une voiture de terroristes ?... » sans se douter que, derrière la propre maison où ils sont et où se fait soigner le moribond, la voiture est là, preuve formelle de la complicité de Raphanel et de sa femme...

La rivière traversée, Prince et Cheminant, arrêtés quelques minutes dans un café ami, dont le patron montre un rare dévouement malgré les risques encourus, continuent leur chemin, gravissant les rochers escarpés, montant à pic, voyant grouiller dans la vallée les voitures allemandes ou miliciennes; Prince est épuisé, mais d'un courage extraordinaire...

Ils atteindront Servant, puis Villefranche et, allongé dans une cariole, sous la paille, souffrant très fort, Prince devra faire un dernier effort avant de trouver le gazo d'un ami sûr, chef de la Résistance dans le centre de l'Allier, Jean Villechenon...

Celui-ci et sa femme Simone, feront tout pour sauver Prince, en alertant et en allant chercher un chirurgien à Montluçon, chirurgien d'ailleurs lui-même très dévoué, le docteur X...

Simone Villechenon se dévoue jour et nuit, pour soigner et soigner le malheureux Robert, sur lequel le docteur ne peut se prononcer... Il sera immobilisé de longues semaines, mais fort heureusement,

pourra rejoindre avec Titin le corps-franc vers le début de 1944.

Et que s'était-il passé au Pont de Menat ?

Eh bien ! Les Allemands perquisitionnèrent les hôtels, d'ailleurs sans conviction profonde. Le gros Doudou (cousin de Raphanel) n'était pas très fier, et il reconnaît aujourd'hui qu'il y avait bien de quoi ! Pourtant le lendemain soir dans la nuit, c'est lui qui sortait de la cour de Georges la voiture compromettante, et, profitant du relâchement des sentinelles, l'emmenait dans la montagne...

Il est vrai que cet excellent camarade, à la mine réjouie, au ventre replet, lorsqu'il conte maintenant l'histoire en clamant combien son propre courage l'avait stupéfié, n'a garde d'oublier d'ajouter : « Ah vieux ! il faut bien le dire : je m'étais « remonté » avant ce coup-là... quelques bons coups de « blanc » ! Pauvre Doudou, on t'a bien fait peur quelquefois ! Et toi aussi, Georges ? Et vos femmes ne bénissaient pas le corps-franc !... »

Aux Salles, l'inquiétude, — grande à la fausse nouvelle de la mort puis de la blessure grave de Prince et de Cheminant, — s'était apaisée, lorsque Gaspard, Laurent, Jean Taveret et Dumas, aussitôt partis au pont de Menat, en pleine nuit (c'était le lendemain) revenaient à leur P.C., rassurés par Mme Raphanel et ayant l'assurance que Prince était bien soigné par les Villechenon puis par Mme Girardias et des amis sûrs de Cosne, qui acceptèrent d'héberger le blessé malgré les fréquentes patrouilles allemandes.

RECTIFICATION : Un lapsus nous a fait écrire dans le chapitre précédent que Féry avait pris place au poste de combat dans le camion piloté par Laurent, aux côtés d'Adémaï. En réalité, c'est Marcel, le « Blond », comme on l'appelait, qui, de l'arrière, tirant sur l'ennemi, assura avec Adémaï le succès total de l'entreprise.

Impr. de La Montagne, 28, rue Morel-Ladeuill. CLERMONT-FD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON

9 décembre 1943...

Les renseignements parvenus au P.C. des Salles annoncent le départ d'un train de troupes allemandes de Clermont, entre 22 h. 30 et 23 h. Il est 20 heures. Arrêt immédiat de la partie de belotte... Au travail... Irma et Buron préparent l'explosif... Le roi du volant, Dumas, n'est pas rentré... Gaspard prendra la manche... Bénévol fera le quatrième. En route... Le point idéal pour le déraillement projeté est la courbe proche de la gare des Martres-de-Veyre. Il importe de prévenir Laurent et son équipe, dans leur repaire de St-Maurice, de ne pas avoir à commettre d'imprudence cette nuit... St-Maurice est à une dizaine de kilomètres seulement du lieu prévu.

A 21 heures, voici nos hommes à St-Maurice. Le poste de Laurent et de son fameux cirque est perché tout en haut de la colline, au-dessus de l'Allier, permettant aux guetteurs de surveiller la route qui y conduit en une rampe tortueuse. Pour l'heure, il fait une nuit d'encre, compliquée d'une brume qui va aller s'épaississant.

— Bonsoir, les gars ! Attention de ne pas sortir cette nuit, il va y avoir du spectacle... et demain, tenez-vous sur vos gardes ! annonce Gaspard, qui explique à Laurent le programme du soir.

Laurent approuve ; sans doute, il peut y avoir remue-ménage dans le quartier, mais c'est le métier... depuis si longtemps, tous sont habitués aux accrochages... et puis les ordres de Londres sont précis... Il parcourt du regard les groupes assis autour du fourneau.

— Tout le monde est rentré ?...

— Non, répond Patouchou, Pierre-le-Canadien est parti avec Du-

mas qui, venant des Salles, l'a pris au passage pour accomplir une mission à Soulasse...

Laurent regarde l'heure :

— Où ont-ils bien pu passer, depuis midi ? Il n'y avait pourtant pas un long parcours...

Un nuage passe... Gaspard regarde Laurent... Ils sont graves. Combien de fois ont-ils eu de semblables inquiétudes, pour des camarades en route, et dont le retour se faisait attendre... Ce soir, Gaspard semble avoir un pressentiment et, tout en ronchonnant contre les absents, reste sombre, malgré les ordres donnés par Laurent à Lamy : « Tu vas monter à Soulasse, trouver Dumas, le prévenir, et, éventuellement, l'aider à se dépanner... ». Buron, plus insouciant, et voyant les patrons ennuyés, émet son opinion :

— Ils ont dû rentrer directement aux Salles et, devant la brume, vont coucher là-bas...

— Possible, après tout... et puis, il faudrait bien une coïncidence malheureuse, pour qu'ils rôdent encore dans deux heures près des lieux du sabotage, ponctue Irma, en lampant un verre de « rosé » du pays.

C'est aussi l'avis de Gaspard et de Bénévol.

Il est 10 heures. Il faut partir. Le brouillard est maintenant intense... Poignées de main aux amis du « Cirque » et à leur chef.

La traction, malgré les phares antibrouillard, avance lentement... Le secteur est assez malsain, nous sommes à 15 kilomètres de Clermont, et les patrouilles allemandes ne sont pas rares, par ici...

Voici cependant nos gaillards à pied d'œuvre. La voiture stoppe, tous feux éteints, le long d'un talus soutenant le ballast. La petite route longe la voie, environ six cents mètres, en ligne à peu près droite, à l'issue de laquelle une légère courbe paraît propice au sabotage. Il va falloir faire attention aux gardes-voies, dont le poste est à quelque trois cents mètres de là, et qui pourraient être, comme c'est parfois le cas, renforcés d'Allemands...

Doucement, on monte le talus à travers la broussaille et, avant d'accéder à la voie, on scrute la nuit opaque, tendant l'oreille aux mille petits bruits de cette nuit de décembre... Rien d'inquiétant. Il n'y a plus qu'à s'approcher du rail,

y plaquer l'explosif, dérouler le cordon explosif blanc (quelle idée d'avoir adopté cette couleur !), jusqu'aux « fog-signal », et puis à prendre quelque peu le large dans l'attente du convoi et de l'explosion. En effet, si le train ne passait pas (les Allemands sont coutumiers du fait), il faudrait enlever l'explosif, ou alors ! malheur au train ouvrier, demain matin à la première heure !

La voiture repart lentement, et va s'arrêter à cinq cents mètres de là, au-dessus du passage à niveau des Martres... Le pressentiment de tout à l'heure assaille à nouveau Gaspard : « Si par hasard « ils » rentreraient par là, on les arrêterait... ». Il est pourtant vraiment plus qu'improbable que Dumas et Pierre-le-Canadien ne soient pas rentrés maintenant : onze heures approchent et, depuis midi, ils ont eu le temps de franchir dix fois le parcours de leur mission...

Écoutez plutôt si ce sacré train vient... Tous quatre ont l'oreille tendue, tous les nerfs en éveil... Par moment, l'un d'eux croit entendre un coup de sifflet, ou encore le grondement lointain du

convoi... « Chut ! écoutez... ». Et tous de redoubler d'attention, retenant leur souffle... Rien, toujours rien. Ce n'est que la chanson du vent au long des fils électriques, ou le cri de quelque chouette perdue dans la brume.

Et puis, soudain, un long sifflement... Tous quatre ensemble se regardent... « Le voilà ! ». Enfin, des boches vont payer de leurs vies celles de nos camarades tombés sous leurs coups... Nestor Perret, vieux compagnon, assassiné il y a un mois, ta mort va être vengée ! Le halètement lointain de la locomotive se rapproche, rendu comme irréal par le brouillard qui les entoure... Et voici le convoi à leur hauteur. Plus que cinq cents mètres !

Secondes qui paraissent des heures... Le train doit pourtant être maintenant là-bas... et rien... rien d'autre que le bruit qui va diminuant... Il a sifflé... au passage à niveau, sans doute... Sautera, sautera pas... soliloque intérieurement chacun des quatre compagnons, crispés, le cœur battant. Et enfin, soudain, alors que, désillusionnés, ils concluent déjà : « Coup manqué, le dispositif a dû tomber du rail », une formidable explosion retentit, suivie d'étranges sifflements dans l'air, pièces métalliques sans doute projetées très haut... puis, plus rien... que des vociférations, lointaines, imprécations des soldats boches projetés sur la voie, hurlements des blessés...

(A suivre)



Impr. de La Montagne, 28, rue Morel-Ladecull, CLERMONT-FD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XIV

LA MORT DE PIERRE-LE-CANADIEN

DEUX jours se sont écoulés... 11 décembre 1943. Au P.C. de Laurent, à Saint-Maurice, Gaspard revient de Riom où il a été voir Dumas après son opération. Malgré les centaines d'éclats de grenades que le « Criblé », comme on l'appellera désormais, a dans le corps, dans les bras et les jambes et dans la figure, les dévoués médecins qui le soignent, le chirurgien Paziot et le Dr Clément (qui, avec sa femme, n'a pas hésité à garder le blessé chez lui), déclarent celui-ci hors de danger.

Bénévol a adopté Titin, qui est comme une âme en peine depuis le départ de Prince, son « patron » inséparable, grièvement blessé au Pont de Menat. Eux aussi, rentrent de tournée dans les arrondissements où Bénévol a pu constater le développement de l'organisation : « Tonton » (Mabrut), Fourche, Paul Roche, dans la montagne de Rochefort à Saint-Gervais ; Virlogeux, Pérol et Laborier à Riom ; Favier, Fomery dans la plaine ; Chauny vers Thiers ; Chénier et Licheron dans la montagne d'Ambert ; Cohalion à Billom ; Jarrige et Couturier, Prat et Soulier dans la région d'Issoire se sont montrés de remarquables chefs de « sous-arrondissements » et, aidés par les cinquante chefs de canton, ont porté les effectifs du département à 9.800 hommes, prêts à combattre au premier signal... On le voit, le premier corps franc a fait des adeptes nombreux... La libération de l'Auvergne est en marche...

Mais hélas, combien de sacrifices, combien de ces ardents patriotes vont tomber en cette dernière année de lutte farouche pour l'indépendance du pays !

Il est tard... Bénévol rend compte de son travail à Gaspard. Toute l'équipe Laurent est là groupée autour du feu. Laurent

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre XV

TOUJOURS TRAQUÉS, ENCORE SAUVES !

donne les ordres pour la nuit... Depuis deux jours, depuis le déraillement du train de troupes, les noches battent la région des Martres-de-Veyre, Veyre-Monton, Champeix, à la recherche de Dumas, abrité à La Baraque d'Isserteaux, chez la bonne Juliette, avant d'être transporté à Riom par Irma et Buron.

Lamy est monté de Vic, avec le Jaune, et confirme l'état d'alerte sur la région. Un ouvrier de la Banque de France a été arrêté par la Gestapo. Les résistants de Vicle-Comte se sont groupés, prêts à la défense, dans une vieille maison...

Il fait nuit, Lamy va rejoindre son groupe, il prend congé des camarades...

Le brouillard s'épaissit, il faut prévoir une garde sérieuse cette nuit.

Autour de Gaspard, Laurent et Bénévol, neuf hommes reçoivent les ordres pour le tour de garde. Il y a là Laforge, qui remplace Prince dans l'inspection et l'organisation des maquis, Bouboule, le gendarme de Gannat, qui fit évader le général de Latre de Tassigny, en octobre dernier, Adémaï, Robert et Léger, au destin tragique, Patachou, Titin, Marcel, Abel. Au total, le P.C. abrite ce soir-là

douze maquisards. Un treizième est attendu, Jean Taver, parti à Marseille et qui aurait dû rentrer aujourd'hui... Quelques paysans de Saint-Maurice, rudes mais fervents patriotes, viennent voir nos amis... « Nous ferons notre tour de garde aussi », offrent-ils. Et le grand-père, — car là comme à Lespignan, ou à La Baraque, il y a un grand-père, solide, inébranlable dans sa foi républicaine, — le grand-père entr'ouvre la porte, deux litres de vin sous les bras, et : « Tenez, les enfants, en buvant un canon, la nuit vous sera moins longue... »

Braves gens, digne population de notre Auvergne, combien souvent votre affabilité, votre enthousiasme, votre esprit de sacrifice pour la cause de la liberté, ont aidé nos gars, remonté leur moral, galvanisé leur énergie ! Et combien lourdement avez-vous payé votre dévouement !...

Adémaï et Patachou prennent les deux premières heures de garde. Les autres vont se coucher, sauf Gaspard et Laforge qui, nerveux, ne pouvant encore sommeiller, font une partie de cartes avant d'aller à leur tour, se jeter, à demi-habillés, sur un lit de camp... Au petit matin, Gaspard et Bénévol doivent partir vers le sud :

Brioude, Paulhaguet, préparer un nouveau P.C., finir de mettre au point l'organisation des zones de guérilla... Laurent lui-même et le reste de l'équipe remonteront vers le nord, dans la région de Montluçon, où il y a un gros travail en perspective.

Tout dort, la nuit s'achève... St-Maurice est enveloppé d'une brume épaisse qui remonte de l'Allier étouffant tous les bruits, empêchant de rien distinguer à plus de quinze pas, faisant danser devant les yeux des hommes de garde des mirages hallucinants...

Et puis, brusquement, dans le matin humide et froid (la neige recouvre la butte, là, derrière St-Maurice), une course éperdue, en sabots, éveille les garçons accablés par le sommeil. « Les voilà, sautez-vous vite, ils sont déjà dans le village, et plus de trois cents ! Ils vont nous faire brûler, parer par le chemin, là, derrière, ils n'ont pas eu le temps de cerner le pays ! »

Le premier geste de chacun est de bondir sur son arme. Il n'y a pas là un seul défaillant... Tous ont déjà l'âme trempée, le cœur bien accroché, et aussitôt sortis dans le village, l'arme à la main, c'est avec le plus grand calme que, rasant les murs, ils remontent vers le

haut du pays pour parer à toute surprise brutale. Bouboule installe son F.M. au milieu du chemin, et, avec son accent rocailleux de l'Ariège : « Il n'y a plus qu'à les atteindre, ces clients, annonce-t-il avec son tic habituel de l'épaule et de la bouche, qui ont si souvent amusé ses camarades du maquis... »

Gaspard presse les gens de rentrer chez eux : « Attention à la bagarre, abritez-vous... » Laurent est descendu vers le bas du pays avec Léger, dans le secret dessein de sortir du garage une camionnette rapide chargée de matériel, et franchir le cercle des assaillants. Il devra renoncer à son projet... Ils sont trop nombreux, montant en tirailleurs, au flanc des vignes les deux routes barrées par les camions... Il n'y a pas dix mètres de terrain qui ne soient battus.

Laurent et Léger devront, pour échapper au flot des assaillants, couper brusquement en oblique et partir en direction de Saint-Bonnet, aidés par la brume qui les enveloppe. Ils ne peuvent plus rejoindre Gaspard et les autres qui, là-haut, les attendent, campés dans la neige, F.M. en position de tir, dominant le village où, soudainement des coups de feu éclatent... Tous les gars, sans se consulter, rechargent les armes et commencent de dévaler la pente, pensant Laurent et Léger en péril... Mais voici une femme, une jeune juive qui renseigne le groupe... Les coups de feu ne viennent pas du garage, il s'agit sans doute de sondages des S.S. dans les maisons.

(A suivre).

Impr. de La Montagne, 23, rue Morel-Ladeuill, CLERMONT-FD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON

TOUJOURS TRAQUÉS, ENCORE SAUVÉS

Suite, extraite du livre

« HISTOIRE DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne » :

pages 99 - 100

Elle s'offre à retourner au village, et rapportera des renseignements.

Gaspard réfléchit : Laurent et Léger sont trop forts pour s'être jetés dans la gueule du loup, Laforge, Robert et Abel se sont éloignés plus facilement, logeant sur le bord du pays, à l'opposé de l'attaque.

Il reste avec lui six jeunes, merveilleux de calme et d'audace : Marcel, Patachou, Bouboule, Adémaï, Bénévol, Titin... Mais le brouillard est intense, on ne distingue pas les maisons qui sont pourtant là, à cinquante mètres... Que faire ? Attaquer ? Pour cela, il faut rentrer dans le pays, à sept contre plusieurs centaines, ne pouvant utiliser les F.M. faute de visibilité. Folie..., Et puis, même si on obtient des résultats appréciables, et que l'on n'y perde aucun de ces jeunes d'élite, qu'advient-il du village ?

Fusillés les habitants, brûlées les maisons, voilà ce qui semble probable ! Et les chances de repli seront au surplus inexistantes.

Allons, la cause est entendue... Avant d'être complètement cernés, il faut décrocher, nous ne sommes pas encore en force pour nous opposer à l'ennemi avec chances de succès... Marcel trépigne, il veut du Boche ! Adémaï, Patachou et les autres ne diraient pas non, mais vraiment, il serait fou de persister en de telles conditions...

Et l'un derrière l'autre, dans la neige immaculée, les sept compagnons remontent au flanc du puy, derrière le village... Un petit hameau les accueillera, trois heures plus tard, et ils y trouveront Robert et Laforge... Abel ne les a pas suivis, mais ils le croient hors de danger...

Patachou partira à Billom et ramènera le soir Pialoux, toujours sur la brèche... Et, à la nuit, exténués, les rescapés de Saint-Maurice arriveront aux Salles, où ni Laurent, ni Léger, ni Abel ne sont arrivés. Mortelle inquiétude de cette soirée de décembre où le vent siffle lugubrement, faisant tinter la cloche du château et hurler les chiens de la ferme voisine.

Ce n'est que le lendemain soir, très tard, que Laurent et Léger, harassés, rejoignent le château... Toutes les routes sont sillonnées de Boches et ils n'ont échappé que de justesse... Quant au jeune Abel, il n'a pu s'enfuir et, dans une grange attenante à la maison d'école, il s'est caché sous la paille, dans l'attente du départ des Allemands... Mais voilà que ceux-ci viennent s'installer dans la grange et couchent sur la paille, piétinant Abel qui ne peut bouger et restera si longtemps engourdi qu'on lui croira les pieds gelés !...

Cette affaire de Saint-Maurice aurait été bien banale, à côté de combien d'autres accrochages sévères avec l'ennemi, si celui-ci, en s'en allant, n'avait, après avoir incendié le P.C. et le garage, et pillé le village, entraîné derrière lui des otages, dont le grand-père, et quelques hommes pris au hasard... Ainsi, de paisibles paysans allaient, dans la déportation, payer leur tribut à la libération de la France... car il ne faut pas s'y tromper, c'est grâce à eux que les gars du corps franc ont vécu de longues semaines à l'abri, que peu à peu les chefs de la Résistance ont pu développer l'organisation, armer et équiper les groupes, les nourrir et préparer le mouvement d'insurrection qui, six mois plus tard, allait provoquer la défaite nazie... Chacun de ceux qui ont souffert, déporté, fusillé, mort en Allemagne, est un artisan de la victoire de la France ; et les Alliés l'ont reconnu eux-mêmes, rien n'aurait pu assurer le succès du débarquement aussi bien que le soulèvement des patriotes français, et mieux, personne ne peut garantir que, sans ce soulèvement, l'attaque alliée n'aurait pas été repoussée...

Mais ce n'est qu'une semaine plus tard que fut connu l'exploit de Jean Taveret qui, l'on s'en rappelle, avait été attendu vainement à Saint-Maurice, la veille de l'attaque.

Jean, qui avait déjà démontré son courage aux côtés de Laurent, et qui, l'année suivante, à la Truyère, allait encore réaliser des prouesses, devait ce jour-là échapper de bien peu à la mort, pour avoir voulu sauver ses camarades. Arrivé tardivement de Marseille le samedi soir, il avait couché chez ses parents, à la gare de Vic-le-Comte et, le matin, de bonne heure, avait voulu rallier Saint-Maurice...

Et soudain, devant lui, voici que passent, en direction de Sainte-Marguerite, des voitures allemandes, des camions... Et il comprend : « Ça, c'est pour nous ! » Il court emprunter un vélo à Michel Couturier et, poussant comme un sourd, arrive, par un chemin de traverse, à s'engager sur la route avant les Allemands... Et le voilà presque au pied de la colline de Saint-Maurice, perdu dans la brume... Tout à coup, derrière lui, une voiture klaxonne... il ne se retourne pas, continue d'appuyer sur les pédales.

Alors la voiture le serre, le chauffeur lui fait signe d'arrêter... Il stoppe... Deux hommes en civil et une femme blonde, la Panthère de la Gestapo, il l'a reconnue, en descendent : « Tes papiers ?... » Il ne tremble pas, montre ses papiers, qui sont en règle... comme les papiers des maquisards le sont quelquefois...

TOUJOURS TRAQUÉS, ENCORE SAUVÉS

Suite, pages 101 - 102.

Les autres examinent de très près, tâtent les poches de Jean... Il n'a rien, rentrant de voyage ! « Ça, va, file !... » lui dit la blonde... Et la voiture le laisse là, et avance, suivie des camions, chargés de S.S...

Jean a la mort dans l'âme : « Ils vont attaquer Saint-Maurice ! Les copains sont fichus devant de telles forces ! » Il a vu les lance-flammes des S.S., leurs mortiers, et compare mentalement la puissance déployée par les Allemands aux quelques fusils-mitrailleurs, dont ne peuvent espérer se servir utilement ses amis, avec un si épais brouillard...

Sa décision est prise, il faut qu'il tente, à tout prix de les avertir et de les faire décrocher assez tôt. Et il pédale à fond, derrière les Allemands... Voici la rampe qui conduit au village. Il laisse son vélo là... entre dans les champs et, à travers les vignes, monte insensiblement, mi à plat-ventre, mi-courbé, en bonds successifs... Il n'y a guère que 400 mètres à franchir pour atteindre le village... Mais voici le cordon des Allemands qui gravissent la côte devant lui... Il faut qu'il passe entre deux Allemands... Le brouillard le sert, il rampe lentement... lentement... Il va avoir dépassé la ligne des ennemis qui s'arrêtent fréquemment.

Alors, il se relèvera, courra, échappera dans la brume au tir imprécis des Boches, donnera l'alerte...

Il retient sa respiration, se prépare à la détente... Et, subitement, devant lui, des ombres massives surgissent de la « purée de pois » comme on dit à Londres...

Il est pris, inutile d'essayer de fuir. Revolvers et mitraillettes braqués sur lui, voici les occupants de la voiture de tout à l'heure...

« Ah ! ricane la blonde avec un fort accent tudesque, te voilà encore ?... » Et elle avance, les yeux cruels, vers Jean qui, sommé de lever les mains, n'a pu s'y dérober... « Allons, parle, où est la maison où sont tes chefs... Laurent, Gaspard... et le fameux Lamy de Vic-le-Comte... ? » Jean ne bronche pas et soutient le regard de la « Panthère » qui, brutale s'avance et le frappe en pleine figure... Jean se raidit sous l'outrage... Mais non il n'y a rien à faire... Il serre les dents et se tait...

« Nous causerons tout à l'heure, » lui lance-t-elle... et, se tournant vers les autres, avec un mauvais sourire : « Ne perdons pas de temps avec lui, il parlera plus tard ».

Deux S.S. s'emparent de lui, l'amènent vers un camion dans lequel il est poussé sans ménagements.

Il y trouve, non sans surprise, plusieurs personnes arrêtées le matin à Vic, et parmi elles la femme de son camarade Lucien Jarrige, di « Lamy » !...

À suivre

DU PREMIER CORPS-FRANC D'AUVERGNE

Chapitre XV

TOUJOURS TRAQUÉS, ENCORE SAUVES !

(Suite)

Il fait mine de ne point les connaître, et s'accroupit dans un coin du camion, anxieux des résultats de l'attaque qui se prépare sur ses chefs et leur P.C., se sentant lui-même perdu...

Mais Jean n'a pas le caractère à s'avouer battu... C'est un sportif, au plus noble sens du mot, un lutteur, excellent athlète, coureur, sauteur, nageur...

Il va tenter de se sauver, il ne faut pas se laisser emmener passivement, comme une bête prise au piège...

Il essaye d'amadouer son gardien, un grand S.S. au rictus bestial... « Je suis malade », dit-il, avec une mimique expressive, et un air dolent... L'autre ne lui répond pas... Des minutes s'écoulent... Il reprend son manège, donnant l'impression d'une souffrance accrue... Et le Boche, l'arme prête à tirer, le canon braqué sur Jean, l'autorise à descendre du camion pour satisfaire aux besoins de la nature. Il détourne son regard un cinquième de seconde du sale Franzouze jouant de son mieux la comédie... et, alors, le prisonnier, dans une détente fulgurante, fait un bond de plusieurs mètres en contre-bas de la route, saute un, deux huissons, avant que le Teuton ait eu le temps de réagir...

Mais la poursuite s'engage... Un feldwebel la mène, suivi de quatre ou cinq S.S. Le sous-officier est à trente mètres de Jean qui, courant vers la rivière proche de cent mètres encore, se retourne... pour se voir froidement ajusté par l'Allemand. Dans un réflexe, il fait un écart, mais ne peut éviter la rafale entièrement... Il s'écroule, un bras broyé... Il n'a pas perdu connaissance, ouvre les yeux, se redresse... Il faut arriver à la rivière... Mieux vaut périr noyé que retomber aux mains des brutes... Et il se donne à fond, courant à perdre haleine, perdant son sang à flots...

Derrière lui, on tire... Il entend un cri de douleur ! Il saura plus tard qu'en le visant, les Boches ont tué leur sous-officier ! Profitant de l'avance que cela lui donne, il atteint l'Allier, y plonge et entre deux eaux, nage d'un bras, aidé par le courant impétueux...

Il se sent faible, mais il tient bon... Les Allemands arrivent au bord de l'eau rougie de son sang, et où il a semblé s'engloutir, et l'un d'eux clame : « Kapout ! Franzouze ! » victorieusement...

Pas si « Kapout » que ça, pense Jean, en abordant non sans difficultés et sans souffrances, 1.500 mètres en aval de Saint-Maurice. Il tombe dans la neige, qu'il rougit de son sang. Il est épuisé... et désespéré... Les amis vont être

pris... C'en est fait de la Résistance... Il s'évanouit... Et puis, plus tard, il reprend connaissance, se traîne à l'abri

Le docteur Ollier, d'un dévouement extrême, le soignera... et le lendemain, dans un dernier sursaut de courage, bien pensé, il gagnera Riom, la clinique d'où est sorti peu de temps auparavant, Tarzan, et où il sera à son tour opéré, soigné... guéri partiellement, son bras et sa main étant gravement mutilés.

Il apprendra que le sous-officier allemand n'a pas été la seule victime... La « Panthère » a fait fusiller le gardien complaisant... Deux de moins...

Et, quatre jours après, il aura la joie sur son lit de douleur, de recevoir la visite de Gaspard et Laurent, qu'il croyait bien morts ! Eux aussi l'avaient jugé perdu sur la foi de paysans qui avaient suivi en partie son aventure... Il allait être cloué là plusieurs semaines, jusqu'à fin janvier et, avec Prince immobilisé dans l'Allier et Dumas en traitement à Riom, chez le docteur X, c'étaient trois des meilleurs éléments du Corps-Franc qui allaient manquer au moment précis où la lutte devenait si âpre, les ordres de Londres si impératifs, l'action de la Gestapo et la répression des S.S. si impitoyables...

L'AFFAIRE a été chaude... Du matériel a été perdu, qui va manquer aux hommes du Corps-Franc : matériel roulant principalement, pneus, carburant, huile... Laurent, un peu abattu par cet avatar, venant après un identique, survenu deux mois plus tôt, à Lachaux-Montgros, prend bien vite le dessus avec son optimisme naturel :

— La mère des voitures n'est pas morte ! dit-il, et le principal est qu'il n'y ait pas de copains allongés...

Il ignorait encore qu'une douzaine d'hommes de Saint-Maurice, dont le vieux père Chassaing, si dévoué, avaient été arrêtés... Les Boches battaient la région, il ne pouvait être question de revenir à Saint-Maurice avant quelques jours, d'autant plus que la Gestapo y avait installé une souricière et maintenu un détachement de S.S.

Il semblait que ces S.S., venus du Sud en grand nombre, allaient battre le département, considéré comme un des plus dangereux de France par les Allemands... Il fallait donc éviter les concentrations trop importantes, et en particulier, diviser le Corps-Franc en troupes, une fois de plus, car les Salles ne sont guère éloignées de Saint-Maurice que d'une vingtaine de kilomètres...

Les voitures restantes sont donc bourrées d'armes et de matériel, et chacun se voit assigner un point de chute : Fernoël ira à Compains avec l'équipe composée d'Antonio, Raboutchiné, Dédé Grodecœur, Carême.

Adémaï prendra la 402 et se reliera avec Bouboule et Titi, agent de liaison dévoué, dans la direction de Sauxillanges, où un P. C. fixé par Delort lui permettra d'entasser le matériel récupéré.

Laurent, Irma, Buron, Cheminant, Charly, remontent vers Cosne-d'Allier, où Prince est toujours en traitement chez l'ami Villeche-

Tarzan, Raimu, Goliath, Vatel, Marcel, Patachou, Zoro, Abel, Robert (non sans un plaisir marqué), vont retourner au P.C. de Lespinasse, dont on sait maintenant qu'il n'est pas « grillé ».

Enfin, Gaspard, Bénévol et Titin, continuant de rouler pour l'organisation des zones, rayonneront sur les quatre départements, et camperont dans les différents points ainsi réorganisés, roulant presque sans arrêt, — car depuis novembre on reste sur le qui-vive permanent, dans l'attente d'un débarquement imminent, — qui, d'ailleurs, se fera attendre encore six mois !

Le mercredi soir, après que le château des Salles ait été remis en parfait état, les armes et les munitions chargées dans les voitures, les traces de roues effacées dans les allées, les membres du Corps-Franc s'égaillaient après avoir chaleureusement remercié Mme Vimal et ses jeunes fils de leur si cordiale hospitalité.

Mais il est tard lorsque Gaspard et Laurent, les équipes par-

ties, quittent eux-mêmes le château. La nuit est là, les routes peu sûres, ils partiront seulement au matin et couchent, l'un avec Bénévol et Titin à l'auberge sympathique proche du château, l'autre à Glaine-Montaigut où campent également Irma et Buron.

Ils ne pensent pas alors que cette décision va les mettre le lendemain au centre d'une vaste opération nouvelle des S.S. et de la Gestapo !

Le trio couché à l'auberge se lève tôt et, après avoir réussi sans trop de mal à démarrer (système breveté Dumas : mettre le feu au moteur pour le réchauffer !) Bénévol au volant, Gaspard à son côté, mitrailleuse en mains, Titin derrière, enfoui dans les caisses de munitions, les armes et les équipements, roulent vers Billom et Ceyrat où ils doivent faire une première étape.

Ils traversent Glaine ensommeillé... Laurent, Irma et Buron ne sont sans doute pas encore partis : voici la voiture d'Irma.

On ne s'arrête pas... et voici Billom... Il fait un beau soleil tout semble tranquille, en ce matin du 16 décembre...

Dernier virage et la voiture, sur

sa lancée, pénètre dans la ville, nos trois hommes voyant subitement devant eux deux Allemands en armes qui s'écartent, les laissant passer puis (c'est Titin qui, de l'arrière, les a observés) reprennent le milieu de la route, les armes en position de tir...

A peine Gaspard et Bénévol ont-ils eu le temps de réfléchir et de réaliser que Billom pourrait bien être le centre d'une activité suspecte des Boches, que la certitude leur en est administrée cinquante mètres plus loin, après un nouveau virage. Face à eux, barant la route de Saint-Dier, à moins de deux cents mètres, un groupe de S.S., mitrailleuses en batterie, leur barre résolument toute issue... Que faire ? S'ils cherchent à forcer le barrage avec les seules mitraillettes de bord, ils n'en réchappent point... Bénévol ralentit l'allure et, presque au pas, avance toujours pour ne pas donner l'éveil.

Gaspard regarde à droite, à gauche, le moyen de s'échapper, mais pas une ruelle, pas un sentier... Et puis, Billom doit être envahi...

— Tiens, la villa de Cohalion, chef de la Résistance du sous-arondissement de Billom ! En un éclair, Gaspard réalise : « Stoppe

doucement, à hauteur du portail ! et prépare-toi à tourner... Il n'y en a que deux derrière nous... »

Nos amis sont à environ 100 mètres du barrage important et, sous le feu facile de la mitrailleuse des Boches... Ceux-ci vont-ils tirer ?

Gaspard, affectant le plus grand calme, descend de voiture, ouvre la grille, monte l'escalier sans trop de précipitation.

Il est apparemment bien mis, un trench-coat recouvrant un costume pas mal usé par près d'un an de maquis... A distance, il peut passer pour un monsieur « bien ». Il serre dans sa poche droite le Colt qui a inspiré son pseudonyme d'alors (capitaine Colt).

Le voici devant la porte vitrée, en haut de l'escalier... Et d'un seul coup d'œil il embrasse une scène dont la gravité l'empoigne : Mme Cohalion est là, éplorée, entourée de ses enfants, de parents ou de voisins... Une telle détresse se lit dans ses yeux, que déjà le chef du corps-franc a compris... Les boches ont passé par là...

— Que faites-vous à Billom, malheureux ? lui dit-elle, ne savez-vous pas que la ville est cernée, ils ont arrêté mon mari, il y a un instant, tous les hommes sont rassemblés à la mairie, ils vont peut-être les fusiller... Sauvez-vous vite, vous n'allez pas pouvoir leur échapper ! Ils sont plus de mille.

Gaspard lui serre les mains :

— Courage et espoir, ils vont peut-être les relâcher, si les perquisitions n'ont rien donné ?...

(A suivre)

Impr. de La Montagne, 23, rue Morel-Ladeuill, CLERMONT-FD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre XVI

DÉBUT D'HIVER ANIMÉ

(suite)

Il redescend l'escalier en se retenant de courir, il ouvre la grille, une femme blonde est là, qui le scrute, méfiante...

Il passe le seuil... Moins de deux minutes se sont écoulées, les lourdauds boches observent de loin, sûrs d'eux : si ce sont des terroristes ils sont pris ! Il n'y a qu'à les attendre.

Mais Bénévol a fait un savant virage sur l'aile, maîtrisant lui aussi ses nerfs. Gaspard monte et lui souffle en claquant la portière : « Cohalion est arrêté, Billom en état de siège, tentons le passage ».

Et les voilà redescendant lentement vers les deux sentinelles qui, cette fois, ne semblent pas décidées à leur céder le passage. Ils arment leurs fusils, les braquent... Et derrière, la voiture reste dans le champ de tir de la mitrailleuse qui peut l'anéantir, elle et ses occupants, en un clin d'œil...

Gaspard se souvient de l'attente réussie sur le poste émetteur de Royat et du subterfuge qui lui a si bien réussi. Il baisse la vitre de la portière et, à hauteur de la première sentinelle qui lui fait signe d'arrêter et menace de tirer, il sort le bras et, fixant bien le Boche dans les yeux, derrière les lunettes dont il s'est affublé, il... fait le salut hitlerien... et le Teuton abaisse le fusil et se range respectueusement !

Mais le deuxième, sans doute parce que, derrière, les officiers du barrage lui font signe, se met résolument en travers. L'abattre est difficile, car il est du côté de Bénévol... Celui-ci ralentit et Gaspard renouvelle son geste, suivi cette fois d'un retentissant « Gestapo », puis, mezzo voce : « Vasy à fond... » et appuie sur le champignon !

Il reste cinquante mètres à faire pour atteindre le premier tournant. L'homme de la Wehrmacht semble une seconde pétrifié par ce mot magique, car la Gestapo n'était pas un objet de terreur seulement pour les Français, mais bien aussi pour la troupe allemande...

HISTOIRE

DU PREMIER CORPS-FRANC D'Auvergne

Chapitre XVI

DÉBUT D'HIVER ANIMÉ

de... Cette seconde a suffi à Bénévol, nerveux comme un jeune poulain, pour faire bondir sa voiture dans un de ces démarrages dont il a le secret... Tous trois baissent la tête, attendant la rafale prévue... Mais non : rien ! Encore une fois les réflexes des Allemands s'avèrent lents, l'intelligence bornée.

La voiture file à cent à l'heure vers Glaine, il faut prévenir les autres car l'affaire apparaît très grave, et les Allemands ont certainement l'intention de battre toute la région. Voici Glaine. Irma et Buron boivent le « jus » Ils sont sur le point de partir... On envoie prévenir Laurent qui démarre aussitôt, remontant vers Lezoux pour éviter Billom, et s'efforçant de gagner l'Allier.

Irma et Buron vont suivre, Gaspard les invite à se hâter et ajoute :

— Adémaï a dû coucher à La Beauté, nous allons y monter par les chemins détournés, il faut le prévenir à tout prix...

Et Bénévol de démarrer à nouveau à fond, le temps presse !

Irma et Buron n'auront pas le temps de partir, qu'une auto-mitrailleuse allemande est là, sur la place, tirant une rafale de sommation avant de perquisitionner le village... Nos deux lascars ont cependant le temps, par les champs, de prendre le large... mais les Boches arrêteront l'instituteur, Laroche, qui les a utilement aidés, et Sabatier, un ardent résistant de Ravel, qui les a hébergés et qui, prévenu, n'a pas voulu s'enfuir.

craignant que sa femme ne soit arrêtée à sa place. Tous deux, hélas ! seront fusillés au stand de tir du 92, et on retrouvera plus tard leurs corps dans une fosse commune...

Pendant ce temps, Bénévol, Gaspard et Titin, après un grand détour, reviennent sur Billom... Il faut atteindre La Beauté, prévenir Adémaï et Bouboule, le gendarme qui a fait évader le général de Lattre de Tassigny.

Voici enfin la petite route qui monte vers La Beauté. Plus que trois kilomètres, plus que deux... Soudain, à un virage, un camion plein d'Allemands débouche... La traction fait une embardée, mais Bénévol réussit à croiser sans ralentir. Une fois encore, les Boches dont le camion descend assez vite, n'ont pu réagir... Mais pas de doute, La Beauté est occupée, il est trop tard ! Pourvu qu'Adémaï en soit parti à temps... Nos amis ne sont pas très inquiets sur lui, car il a un tel sang-froid, et puis l'on peut toujours échapper, quitte à abandonner voiture et matériel...

Hélas ! Adémaï n'aura pas voulu se résoudre à cela... Il a eu des difficultés à faire démarrer la voiture, il a voulu, avec Bouboule et Titi la faire partir en la poussant, et... les autos-mitrailleuses brutalement, ils ont été pris tous les trois... La voiture remplie d'explosifs et d'armes, leur compte apparaît bon aux compagnons du Corps-Franc qui, seulement dix jours plus tard, connaîtront le détail de l'arrestation.

Et si Bouboule échappe par mi-

racie à la mort, sera plus tard déporté et reviendra diminué physiquement ; si Titi ne sera pas soupçonnée de complicité par la Gestapo, le malheureux Adémaï, lui, sera battu, torturé plusieurs jours. Jusqu'au bout, il tiendra tête à ses bourreaux, refusant de parler, ripostant par des coups de pied ou de poings aux tortures qu'on lui inflige... Et l'on retrouvera son corps, avec ceux de Sabatier et de Laroche... Un des meilleurs hommes du Corps-Franc suit ainsi Nestor Perret et Pierre-le-Canadien dans la mort...

A Billom plus de cent arrestations ont eu lieu et, parmi eux, une dizaine de membres actifs de la Résistance...

Cohalion, chef remarquable, ne semble pas avoir été reconnu comme tel, car il a été déporté, mais mourra malheureusement peu de temps avant la libération. Pottier, par contre, est fusillé avec Adémaï, et tombe en grand Français... Avec eux, plusieurs autres paieront de leur vie, leur action ou leur aide à la Résistance, et en particulier, le malheureux père Vauvre, de La Beauté, dont le gendre est déporté avec un voisin, grands amis de la Résistance...

Ce vieillard de 78 ans a été trouvé porteur d'un vieux pistolet qu'il allait enterrer, lorsque l'ennemi arriva ! Quel crime impardonnable ! Il n'en sera point pardonné ! Et cinq petits enfants se verront privés de leur père et d'un bon grand père, trop sincères patriotes...

Cependant, Bénévol, devant l'im-

possibilité de joindre La Beauté, aura viré de bord, suivi à distance respectueuse le camion allemand, jusqu'à ce que celui-ci, tournant à gauche, il puisse lui-même obliquer à droite au premier carrefour... Et, par un nouveau grand détour, nos amis échappent, une fois encore, à l'étau qui allait les briser...

Sur la route d'Issoire à Clermont, ils rencontreront encore une colonne allemande, qu'ils doubleront « au culot », et atteindront sans autre accroc leur point de chute prévu...

Mais quelle date douloureusement inscrite désormais dans leur souvenir et dans celui de tous les résistants : outre Adémaï, Pottier, Cohalion, Laroche, Sabatier, Vauvre, tombés ce jour-là, ils apprendront la mort du jeune Merle, dit Rabouchin, qui, ayant eu la fâcheuse idée de s'arrêter à Isserteaux, avait laissé filer l'équipe Fernoël vers Compains, et était resté pour — on le sut plus tard — aller à Clermont « régler le compte » d'un agent de la Gestapo... Cerné par les Boches, il avait pu se débarrasser de son pistolet, mais ils avaient trouvé dans sa poche une balle oubliée... Et il avait été aussitôt abattu sur place.

16 décembre 1943... journée rouge de sang versé par les artisans de la libération.

La Gestapo, maintenant aidée par de grosses forces de S. S., semblait bien décidée à « purger » le département. Il allait falloir prendre immédiatement des mesures de sécurité nouvelles, stopper l'action des cantons.

Il ne pouvait être question d'arrêter l'activité du Corps-Franc, dont les objectifs étaient multiples, mais devant le danger croissant, il allait falloir jouer serré, pour tenir jusqu'au débarquement.

Impr. de La Montagne, 23, rue Morel-Ladeuill, CLERMONT-PD

Le Directeur-Gérant : COULAUDON